

Chroniques

Jean GERGELY

Compositeur, musicologue, Professeur honoraire à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Mes souvenirs sur Béla Bartók

Pour commémorer le cinquantenaire de la disparition de Béla Bartók (26 septembre 1945), nous publions ce texte de Jean Gergely, éminent auteur de plusieurs ouvrages sur Bartók, paru dans *Béla Bartók vivant* (Souvenirs, études et témoignages recueillis par Jean Gergely, Bibliothèque finno-ougrienne, n° 2, POF, 1984, 81-85), avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

Je suis né trente ans après Bartók, et j'appartiens à cette génération qui a grandi et s'est ouvert à la vie entre les deux guerres mondiales. Quand ai-je entendu parler de Bartók pour la première fois? Je ne saurais le dire. Mais il est certains que lorsque je l'ai vu pour la première fois son nom était déjà entouré d'un hâle mystérieux. C'était en mai 1923, dans le *Vígszínház* de Budapest, lors de la matinée littéraire organisée par la revue *Nyugat* pour les 25 ans d'activité littéraire d'Ernö Osvát. Bartók était là, jouant un extrait du *Mandarin Merveilleux*, et moi qui étais alors au tout début de mon évolution musicale, je fus frappé par le caractère inhabituel de sa musique, de sa force magique. Et comme je le vois aujourd'hui, je n'oserai pas parler de sensations artistiques, car je n'étais pas alors préparé pour les recevoir.

Plus tard, de petit écolier devenu grand écolier, j'entendais souvent Bartók au piano. Entre 1925 et 1930, j'étais pour ainsi dire présent à tous ces récitals ou concerts donnés de ses œuvres. Son jeu, dans Debussy, Scarlatti ou Beethoven est resté gravé dans ma mémoire, mes sensations d'alors étant toujours vivantes aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle. Il m'a révélé l'importance de Liszt, et par lui je me trouvais humainement proche de la musique de Kodály. Je l'ai entendu jouer avec Zoltán Székely et Henry Marteau, et je l'ai également très souvent vu accompagner Mária Basilides chantant ses mélodies sur des poèmes d'Ady ou dans ses transcriptions, comme dans celles de Kodály, de mélodies populaires hongroises. Me remémorant mes années d'adolescence, je peux dire qu'il est heureux celui à qui il a été donné de former sa culture générale sur de telles sensations. Quelle était la base de ces sensations? Aujourd'hui encore il me serait difficile de le définir avec exactitude. Ce qui est sûr, c'est que ce n'était pas uniquement la musique, mais aussi bien d'autres conditions qui l'accompagnaient. À tel point que je me demande toujours si, dans ces sensations reçues à l'adolescence pour toute une vie, les phénomènes d'accompagnement ne sont pas plus forts que la sensation de base, et en quoi consiste réellement ce noyau artistique.

J'étais un jeune homme solitaire et renfermé, ayant en aversion toute agressivité, et surtout la violence corporelle, mais pour défendre la musique de Bartók, j'aurais pu me battre. Je me souviens de cette soirée de février 1927, lors de la création par Vilmos Komor de la suite tirée de la série de mélodies populaires slovaques: *Scènes Villageoises* (3 mouvements pour 4 voix de femmes et petit orchestre). La salle était loin d'être pleine et la majorité du public ne montrait guère d'enthousiasme. Pourtant, avec d'autres jeunes gens, nous nous démenions, car Bartók représentait pour nous la renaissance, le progrès, la jeunesse et la recherche de voies nouvelles. Un peu plus tard, je fis profession de foi pour la cause de Bartók au cercle littéraire de mon lycée. À cette époque-là, je savais déjà que la musique serait ma principale activité, ou tout au moins la principale force motrice de ma future carrière. Et il en fut ainsi. La musique de Bartók m'en a donné le goût décisif, ainsi que mes lectures musicales et les écrits de Romain Rolland, Ferruccio Busoni et Antal Molnár, écrits convergents qui justifiaient le chemin de Bartók. Dans ma décision, je fus aussi conforté par les Chœurs d'enfants et Hány János de Kodály.

J'ai commencé mes études musicales à l'automne 1929, à Budapest comme élève d'Albert Siklós dans sa classe de composition. Je me suis également inscrit un an plus tard à la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest pour y préparer le professorat de langue et littérature hongroises et françaises. Là, j'étais également un participant actif au Séminaire de Kodály sur la Musique Populaire.

Étant élève à l'Académie Ferenc Liszt, je voyais souvent Bartók dans les couloirs de cette noble institution. Comme je n'entretenais pas de rapports personnels avec lui, je pouvais, sans attirer son attention, m'approcher de lui et l'observer. J'étais présent à presque toutes les répétitions générales des concerts donnés par l'Orchestre Philharmonique de Budapest que je suivais du haut de la galerie réservée aux élèves. Une fois, la *Suite de Danses* de Bartók figurait au programme. Dohnányi la dirigeait, et Bartók se tenait pendant l'exécution dans la loge des professeurs. Pour remercier les applaudissements, ils se présentèrent ensemble sur la scène avant de se diriger vers le foyer des artistes. Comme c'était juste avant l'entracte, j'ai pu être le témoin involontaire de leur conversation en descendant de la galerie.

- C'était encore trop lent? demanda Dohnányi, à propos d'un certain passage de la *Suite*.

- Moi je le sens plus vif, répondit Bartók, mais si tu le sens ainsi, je t'en prie, ne change pas le tempo.

Je ne puis assurer les mots, mais le sens de leur conversation était exactement cela. Et je revois toujours l'expression du visage de Bartók. Il reflétait de l'hommage, de l'admiration, de la solidarité et de la confiance à l'égard de celui qu'il avait considéré comme un frère aîné à l'âge adolescent; il esquissait une sorte de demi-sourire enfantin, de la mansuétude, mais pas de douceur, et une fidélité inébranlable à sa propre conception.

Quelques années plus tard, dans le Vigadó de Buda, j'eus l'occasion d'observer Bartók de plus près lors de la répétition du premier concert de l'Orchestre Symphonique de Buda. Il était assis juste devant moi, entre Leó Weiner et Lajos Kentner. L'orchestre répétait avec plus ou moins de succès la version symphonique des *Quinze Chants Paysans Hongrois* sous la direction de Zoltán Sári. De temps en temps, le chef

se retournait pour épier l'approbation du compositeur. Mais Bartók, qui suivait l'exécution sur la partition, n'intervenait que très rarement. Par contre, il discutait tous les détails avec ses voisins.

« Dois-je le dire? », demandait-il à Weiner quand quelque chose ne lui plaisait pas. Il m'apparaissait alors comme le modèle de la conscience et j'étais surpris de voir l'importance qu'il attribuait à l'opinion de ses deux compagnons.

C'est au séminaire Kodály, à l'Université, que j'ai rencontré János Bartók, cousin germain de Béla Bartók. Rapidement, nous sommes devenus amis. Il venait souvent chez moi, et grâce à lui, j'ai pu faire plus ample connaissance avec Bartók, l'homme et le Maître, ainsi qu'avec tous ceux qui l'entouraient dans le travail. Parmi l'élite des musiciens de notre génération, plusieurs venaient à l'appartement de Deák Ferenc utca, ou plutôt Szervita tér, dans les années 1930. Je me rappelle de la visite d'Andor Földes, de Sándor Kuti, de Jenő Deutsch, Endre Székely et bien d'autres encore. À côté de János Bartók, ce fut Endre Szervánszky notre hôte le plus assidu. Nous avons analysé ensemble des œuvres de Bartók et beaucoup discuté sur tout: sur nous-mêmes, les autres, et sur le présent et l'avenir de la musique hongroise. Beaucoup d'idées sont nées de notre cercle, et certaines même furent réalisées plus tard, quand je ne vivais plus en Hongrie.

Nos rencontres amicales ne pouvaient pas plaire aux dirigeants de l'époque. Est-ce pour cela ou pour autre chose, mais je fus arrêté début 1933 et accusé de complot contre la sûreté de l'État, puis condamné à un mois de prison. Pas grand-chose! dirais-je aujourd'hui; et je ne l'aurais même pas mentionné si ce fait n'avait pas déterminé le reste de ma vie. En effet, je fus exclu de l'Université, et je ne pus terminer mes études à l'Académie de Musique que par autorisation spéciale du Ministère (ce que je fis en 1935, et c'était là le plus important!). À ce moment-là, j'avais déjà le pressentiment que ce qui me manquait dans ma culture musicale et humaniste, je le trouverais dans le pays de Romain Rolland, vers lequel tant de liens m'attiraient. Mais ce que j'ignorais encore, c'est que là, en France, je trouverais l'activité la mieux assortie à ma nature. Ce qui est certain, c'est qu'en 1935 une nouvelle époque commençait dans ma vie. Dans mes dernières années passées en Hongrie, je commençais à écrire des critiques musicales, et cette activité me menait une fois de plus vers Bartók. Curieusement, je connaissais déjà tous ceux avec qui il travaillait. J'étais lié avec Sándor Veress, et plus tard également avec György Kerényi; mais je n'avais pas de rapports personnels avec le Maître. Un jour, cela pouvait être en 1936, nous nous croisâmes devant la librairie musicale Rózsavölgyi: nos regards se rencontrèrent. Dans ses yeux je voyais qu'il me connaissait, et je voulais le saluer. Mais peut-être par timidité ou par discrétion respectueuse, je ne l'ai pas fait. « Tu as eu tort! me dit le lendemain János Bartók, lorsque je lui racontais cette rencontre fortuite. Béla Bartók se trouve en ce moment dans un tel état d'esprit qu'il est sensible à tous signes de sympathie. »

Peu après, il y eut une autre rencontre: pour la première et la dernière fois de ma vie, je pus être en tête-à-tête avec Bartók. Je me trouvais à l'Académie des Sciences pour montrer à Kerényi une publication musicale inconnue. Le concierge m'avait fait monter jusqu'à une salle, dont il avait refermé la porte à clé derrière moi. Et là, dans la lumière crépusculaire d'un après-midi de novembre, je me suis trouvé face à Bartók en train d'écouter et de noter des cylindres de phonographe. Je restai figé un moment,

rendu muet par l'émotion. Pourtant, il n'y avait rien d'inquiétant en lui; d'une voix indifférente, mais amicale, il me demanda l'objet de ma visite. Quand je lui eus dit que je venais voir Kerényi, son visage refléta l'étonnement et l'agacement. « Comment, le concierge ne vous a pas dit qu'il ne viendrait pas aujourd'hui? » demanda-t-il. Gêné, je lui dis que je l'ignorais. Alors il me dit quand je pourrais rencontrer Kerényi, et je pris congé en m'excusant. Mais à la porte, je m'arrêtai, m'apercevant que j'étais enfermé avec Béla Bartók. « Que faire? » m'interrogeais-je un instant. Alors, ramassant tout mon courage, je me tournai vers lui. J'avais honte et le lui dis. Bartók ne dit pas un mot, enleva son casque, se leva en sortant la clé de sa poche et me laissa sortir. Il ne fut question entre nous d'aucun sujet touchant la musique. Et pourtant, l'atmosphère de cette brume d'automne m'a accompagné tout au long de ma vie.

Il y eut aussi ce concert du mois de mai 1937. Deux chorales scolaires exécutaient des chœurs enfantins de Bartók, et un chœur d'hommes chanta *Des Temps passés*, symphonie chorale en trois mouvements. Entre ces diverses prestations, Bartók jouait au piano des extraits des *Microcosmos*. À la fin, les petits chanteurs s'amassèrent autour du piano, réclamant un bis. Bartók revint. *Soirée chez les Sicules*, criaient les enfants. À ce moment-là, je vis Bartók rire. Tout son être reflétait la gaieté, et pas seulement son visage. Je décelai même quelque complicité enfantine dans ses yeux. Il hocha la tête plusieurs fois, comme s'il disait, « mais oui, mais oui, vous l'aurez! » Cet épisode serein marqua mon dernier souvenir en Hongrie de lui.

En février 1938, János Bartók et moi-même fîmes deux conférences dans le cadre du Séminaire Musical de la revue *Énekszó*. János parlait de la sociologie des mélodies hongroises à prétention populaire, et moi de l'attitude et les devoirs de la jeune génération des musiciens hongrois. Antal Molnár présidait à sa manière affable et spirituelle. Il devait également lire avec une intonation très vivante le texte de János, complètement aphone à la suite d'une angine. Les conférences furent suivies d'une longue discussion dont le bilan, aujourd'hui encore, me paraît positif. L'auditoire était composé de musiciens professionnels, et parmi eux, Ditta Pásztor-Bartók, seconde femme de Béla Bartók. Je ne l'avais encore jamais rencontrée, et je ne pris connaissance de sa présence qu'un an plus tard à Paris.

En février 1939, Béla Bartók et sa femme Ditta jouèrent salle Gaveau. Ils donnèrent, sous la direction d'Hermann Scherchen, le *Concerto pour deux pianos et orchestre* de Mozart et, pour la première fois en France, la *Sonate pour deux pianos et percussion* de Bartók. À l'entracte, une collègue hongroise, militante d'extrême-gauche, insista pour que je la présente à Bartók. Elle voulait demander sa générosité pour les victimes de la guerre d'Espagne. Ma première réaction fut d'abord celle de la timidité. Peut-on déranger Bartók avec une telle demande et éventuellement en présence des représentants de la Hongrie officielle? Je répondis simplement que je ne connaissais pas personnellement Bartók (ce qui était aussi un peu la vérité, je ne lui avais jamais été présenté), et par conséquent je ne pouvais lui amener qui que ce soit. « Mais venez tout de même, on verra bien! » dis-je à cette collègue sans l'insistance de laquelle je n'aurais jamais osé m'introduire dans le foyer des artistes. C'est alors que j'ai éprouvé l'une des plus grandes surprises de ma vie: Madame Ditta Bartók, dès qu'elle m'aperçut, se précipita vers moi en me saluant comme une connaissance de longue date, visiblement contente de me retrouver là. Elle me demanda depuis quand j'étais à Paris, ce que j'y

faisais, et me parla spontanément d'elle-même, de son mari et de leur travail commun. C'est alors que je me suis senti malgré moi au centre de l'assemblée, et j'ai dû présenter Madame Bartók au Directeur de l'Institut Hongrois de Paris. Bartók, pendant ce temps, s'entretenait avec son *impresario* en français. J'écoutais d'une oreille, plus intéressé de savoir comment Bartók s'exprimait en français que par le sujet de leur conversation. Je trouvais qu'il maniait la langue d'une façon assez correcte, ou du moins qu'il la parlait couramment. Puis il s'approcha de nous, et Ditta Bartók nous présenta. Nous nous serrâmes la main. Par ce geste, la glace était rompue pour moi, je pouvais désormais le saluer dans la rue si d'aventure nos chemins se croisaient. La voie était libre pour établir avec lui des rapports personnels. Mais hélas, c'était trop tard. J'écrivis un compte rendu du concert dans le journal *Magyar Nemzet*, mais ce fut la dernière fois. La deuxième guerre mondiale éclata cette même année, et je ne revis plus jamais Bartók.

Fin septembre de l'année 1945, en voyage de noces, je me suis acheté un journal suisse dans la gare de Valence-sur-Rhône. C'est alors que j'ai appris sa mort. J'avais le sentiment que la meilleure part de moi-même était partie avec Bartók, lui qui, dans sa musique, avait osé mettre sur le papier mes propres idées secrètes.

En 1948 j'étais à Budapest au Concours Bartók comme délégué pour la France. C'est à ce moment-là que je me suis lié d'amitié avec Tibor Serly et Géza Frid. Je connaissais déjà depuis longtemps Tibor Harsányi. L'idée m'était venue assez tôt de réunir les souvenirs et l'image de Bartók tel qu'ils restaient gravés dans la mémoire des Hongrois résidant à l'étranger. Tibor Serly m'encouragea à écrire un livre sur Bartók et me confia même, oralement, ses souvenirs personnels — souvenirs dont une grande partie reste toujours inédite. Il aura fallu vingt ans pour que ce plan se réalise et encore une décennie pour que l'ouvrage trouve sa forme définitive. À l'heure où j'écris ces lignes, sa parution est proche, et mon co-auteur français fait attention à ce que je ne me laisse pas emporter par une passion toute hongroise.

Début 1950, j'ai reçu une lettre d'un mélomane brésilien (lettre adressée à l'Institut Hongrois de Paris dont j'étais alors directeur musical). Elle me demandait de lui procurer une photo de Bartók dédicacée de sa main. Mes premières réactions furent des plus confuses. Je ne savais quelle attitude avoir en découvrant qu'il y avait quelque part un mélomane qui ignorait que Bartók était mort depuis quatre ans. Or cette lettre me fait aujourd'hui l'effet d'un message de l'au-delà, semblable à celui que pouvait ressentir Mozart lors de la visite du commanditaire mystérieux du Requiem; seulement pour moi c'était en sens inverse. Car la lettre en question n'était pas basée sur le fait que Bartók était mort, mais qu'il était toujours vivant. Son auteur m'avertissait, inconsciemment peut-être, que le Béla Bartók qui repose dans un cimetière américain¹ n'est pas celui qui vit toujours en nous et dont l'héritage spirituel nous incombe. Il fallait du temps pour le déchiffrer, il est vrai, mais cet héritage est là aujourd'hui, il nous appartient pour que nous le conservions et le transmettions aux générations futures.

¹ Les restes de Bartók ont été rapatriés en 1988.

Patricia MONCORGÉ
Traductrice

Miklós Radnóti (1909—1944)

« Le poète est toujours d'une nature prodigue, il veut laisser des traces derrière lui, des traces pour les époques futures, parce que l'époque délaisse toujours le poète », avait écrit Radnóti, à la Toussaint 1941, dans un article consacré à Attila József. Lui-même était poète — et il compte parmi les plus grands — à une époque pourtant qui ne se contenta pas de délaisser les créateurs; il mourut victime du nazisme. Il avait l'espoir que les générations futures entendraient son chant, au-delà de sa mort, en des temps plus cléments:

La vengeance m'indiffère et ma colère n'est plus,
nos murs seront relevés, les interdits révolus,
le monde enfin reconstruit s'emplira de mes poèmes,
ce qui viendra, je le vis, au plus profond de moi-même,
je ne me retourne plus... (Souvenir, ni sortilège)

Cinquante ans ont passés depuis sa mort, mais son chant nous est resté. Profitons de l'occasion de cet anniversaire pour nous ressouvenir de ses vers, et nous efforcer de mieux le faire connaître en France.

Il naquit le 5 mai 1909 à Budapest, de parents juifs et intellectuels. Ce jour-là, il perdait sa mère et son frère jumeau. Son père se remaria très vite, et il n'apprit le drame de sa naissance qu'à la mort de son père: à douze ans, il était orphelin.

Mon père est mort. Et tous sont morts l'un après l'autre.
Mais tous ceux que j'ai côtoyés
vivent encor dans mon cœur lourd.
Il suffit que frémissse une aile,
qu'un papillon léger se pose sur ma main,
qu'un rameau touche mon épaule:
eux me font signe dont le corps
est sourire et fleur et parfum,
et seuls leurs ossements se pressent sous la terre.

Il fut recueilli et élevé par un oncle de sa mère, négociant dans le textile, qui voulut en faire son associé: en 1927, il passa un bac commercial, puis fut envoyé en Tchécoslovaquie dans une école de textile. Mais il préférait lire et écrire des poèmes. Ses

premiers vers parurent en 1929 dans l'anthologie *Jóság*. C'est à cette époque qu'il rencontra Fanni Gyarmati, sa future compagne.

Au début des années trente, il commença des études de Lettres à la faculté de Szeged, où il fit la rencontre décisive du poète Sándor Sík, son professeur de littérature. Il fréquentait en même temps le Collège artistique des jeunes de Szeged, qui l'introduisit dans les milieux de gauche et le familiarisa avec l'art populaire et les avant-gardes artistiques. En 1930 — il avait 21 ans — son premier recueil parut: *Éloge païen*. En 1931, le second: *Chant des pasteurs à la mode nouvelle*. Le vers est libre, les associations de mots audacieuses. Sa poésie naît d'un profond amour de la vie: célébration de la femme aimée et du mystère de la nature, des saisons, du vent, de la pierre, célébration du quotidien — nuancé d'une certaine gravité, hanté par les deuils de son enfance. Sa liberté de propos choqua les autorités excessivement soucieuses d'ordre et de moralité: son second recueil fut saisi, le poète est convoqué devant un tribunal, et condamné à huit jours de prison pour deux de ses poèmes — *Portrait* et *Déjà le soleil rougit les baies d'automne* — jugés irrespectueux envers la religion. Or il avait écrit:

J'ai vingt ans. Le Christ en automne
 au même âge pouvait avoir
 la même allure: il était blond,
 imberbe encore, et chaque nuit
 faisait rêver des jeunes filles.

(Portrait)

Profondément troublé par l'affaire, il s'éleva contre l'injustice de cette inculpation dans un poème, *L'audience*:

J'aurais voulu cracher, craquer comme le feu
 autour duquel des gens desséchés sont assis
 tout au plaisir des morceaux de lard volubiles
 et des pains en attente.

...

et l'on soufflait sur moi pour me forcer à me défendre,
 car ainsi le voulait l'usage, et que je me fane;
 le procureur soufflait sur moi.

Sa place à l'université était compromise, et sans l'intervention de Sándor Sík il n'aurait certainement pas pu poursuivre ses études. Le contexte politique, en effet, n'était guère favorable. Attila József venait d'être inculpé de tentative de subversion pour son recueil *Dönts d a tőkét* [traduit par "Abats les Chênes", éd. Corvina, 1978] et d'atteinte à la pudeur pour une traduction de Villon. Quelques mois plus tard, c'était le tour de l'écrivain Zsigmond Reményik... Ce climat d'intolérance et de répression révoltait Radnóti. Il collabora à *Valóság* fondé par Attila József en réaction à l'exécution, durant l'été 1932, de deux dirigeants du parti communiste clandestin; la revue fut elle aussi saisie. Dans son *Journal d'un homme* publié en 1933 dans le recueil *Le vent convalescent*, il rendit hommage au poète noir John Love assassiné par le Ku-klux-klan

— *John Love, mon frère* — et au poète ouvrier László Farkas mort de la phtisie dans un hôpital à Vienne après avoir été contraint à l'exil pour ses idées politiques — *Dimanche*. Il y condamna également l'entrée en guerre des Japonais contre la Chine — *Un sifflement: la paix se déchire*.

Mais Radnóti reste en même temps le poète bucolique des premiers recueils. À côté de ces vers partisans s'élève le chant délicat — parfois nostalgique — d'un poète aspirant à la beauté, à la douceur. Dans *Le Vent convalescent* (1933) aussi bien que dans *Nouvelle lune* (1935), de nombreux poèmes sont dédiés à la femme aimée:

Et ton amie aussi ressemble à la forêt
où le silence est taché d'ombre, où la résine
se fige, mais où chante un rayon de soleil
quand le vent qui s'éveille agite les feuillages;
l'amour ainsi t'éclaire et sa main attentive
est là pour te garder d'innombrables malheurs.
(Poème d'amour dans la forêt)

À chaque page tournée, poème après poème, une émotion indicible nous saisit. La féerie dépouillée de certains vers, leur fraîche exaltation, quand il s'agit des instants passés auprès de Fanni, et soudain la ligne qui se brise, les éléments perdent de leur clémence, la rigueur du temps, le spectre de la mort se dessinent entre des vers plus heurtés, des rythmes plus haletants. De plus en plus, l'inquiétude l'emporte sur la colère, le désarroi transparait entre les vers. Dans son cycle de poèmes intitulé *Journal de guerre*, il note: « Entre des matins soupçonneux et des nuits funestes / entre des guerres tu as passé la moitié de ta vie / et maintenant sur la pointe des baïonnettes tournés contre toi / les feux de l'ordre brillent vers toi. » Son origine juive et ses idées progressistes font qu'il ne trouve pas de poste malgré son diplôme de professeur de français-hongrois. Il s'efforce autant qu'il peut de vivre de sa plume; poèmes, articles, traductions se succèdent. Il sent combien le poète a une position fragile et difficile face à la montée de l'autoritarisme, face à la banalisation de l'antisémitisme. Mais combien aussi son rôle est important dans la société.

Sois pur poète, comme un sage
dans la neige des hauts parages
battus de vent, sois innocent
comme le tout petit enfant
Jésus de nos vieilles images.

Et dur aussi comme un grand loup
blessé qui saigne de partout.
(Avance, condamné à mort...)

Radnóti sent l'étau se resserrer. En 1937, lors d'un séjour à Paris, il assiste aux manifestations anti-franquistes. En Espagne aussi, la guerre a éclaté:

O guerre mugissante, horreur aux ailes noires
 qui montes du pays voisin!
 Plus personne là-bas ne sème, ne moissonne
 ni ne ramasse le raisin.

(Espagne)

Et le sort des poètes n'y est pas meilleur:

Lorca est mort. Se peut-il que personne encor ne me l'ait dit?
 Se peut-il, quand le bruit de la guerre se répand si vite, que les poètes
 disparaissent ainsi? L'Europe n'a donc pas porté son deuil?

(Première églogue)

Quelques vers plus loin, il demande encore « Où peut-il fuir, il est vrai, le poète? ». Même douleur à propos d'Attila József, qui s'est jeté sous un train en décembre 1937: « Notre cher Attila non plus n'a pas fui, simplement il a fait non / de la tête à cet ordre toujours, mais qu'il en soit mort ainsi, qui le déplore? ». Partout en Europe, l'intolérance s'intensifie, les nationalismes prédominent. En Hongrie, de nouvelles restrictions antisémites viennent, dès 1938, s'ajouter à celles de 1920 — limitant davantage encore l'accès des juifs aux professions administratives, intellectuelles, libérales et artistiques. Tracasseries, humiliations, violences se multiplient. La guerre s'étend, « la mort hurle tout le jour », dit Radnóti dans *Le Feu fait rage*. Comment le poète peut-il écrire, a-t-il encore sa place dans un tel monde? Ces interrogations hantent Radnóti. Dans *Jeudi*, il rend hommage à des poètes que l'oppression fasciste a réduit au silence ou au suicide.

celui qui se voudrait poète et libre
 devant un couteau nu peut-il hurler?
 Le peut-il face à l'infini
 quand déjà sa route est finie?

(Jeudi)

1938, *Route abrupte*, 1942, *Calendrier*, puis de nombreux poèmes, qui seront réunis, après sa mort, dans un recueil intitulé *Ciel écumeux*... Les assonances et les rimes ont fait leur apparition, le vers est plus régulier, la prosodie métrique introduite. Certains poèmes, comme les églogues, sont composés en hexamètres. Comme si face au chaos, Radnóti opposait la régularité du vers... Par ailleurs, tout en traduisant l'horreur du présent, il continue à exprimer la nostalgie d'une beauté intemporelle. La nature est toujours très présente, le poète est particulièrement sensible à l'impact des saisons, à l'apparition du printemps, mais par contraste avec la cruauté de l'histoire, ces éléments donnent au poème un tour plus douloureux, plus tragique. Sous la pression des événements, les poèmes d'amour, les vers consacrés à Fanni, empreints d'une émotion extrême, deviennent plus intenses — profondément bouleversants. La femme aimée incarne plus que jamais l'appel à la vie, la raison d'être, sa main seule est à même d'apporter un peu d'apaisement. Comme le témoignent ces quelques vers, extraits de

Fin d'octobre et écrits à Élesd, où le poète a été envoyé en automne 1942 dans le cadre du travail obligatoire:

... Vient la neige noire et l'hiver
noir arrive et le ciel d'automne est noir là-bas; le pas des heures
glisse à l'aube sur le verglas. Que faire d'autre? allons dormir
sous la longue barbe des soirs. Regarde, je suis ton enfant,
oui, ton grand fils et ton amant, fort en poème certes, mais
qui prend sa part de toute peine. Et bientôt nous reposerons,
j'entendrai battre dans la nuit le tourment qui dort en ton cœur,
je l'écouterai, j'attendrai...

Depuis septembre 1940, Radnóti est régulièrement convoqué par le Service du travail obligatoire, pour accomplir des tâches généralement extrêmement pénibles et physiquement très éprouvantes. Automne 1940, Szamosveresmart, où il doit avec ses compagnons désamorcer des mines et des pièges antichars roumains; été 1942, Élesd; puis à l'automne, Hatvan, dans une usine de sucre; en hiver, Budapest, dans une usine d'emballage; sa santé se détériore. En mai 1943, suite à l'intervention auprès du ministère de l'Armée de quelques-uns de ses amis, appuyés par des personnalités du monde politique et culturel, il est provisoirement exempté du service obligatoire. Il se sent de plus en plus oppressé, l'avenir est sombre.

Le printemps vole, cheveux défaits, mais de l'antique liberté
l'ange ne vole pas: il dort, dans un bas-fond, gisant
gelé dans la boue jaune, inerte dans l'inertie des racines;
de lumière, il n'en voit point là-bas, ni l'armée des petites feuilles
vertes bouclant sur les surgeons, hélas en vain: rien ne l'éveille.

(Le printemps)

Ses vers sont plus pessimistes, parfois amers...

Je suis né. J'ai dit non. Mais je suis là quand même
J'ai grandi, mais grandi pourquoi?— je n'en sais rien.
Moi qui jamais n'ai rien désiré qu'être libre
Toujours des gardes-chiourme escortaient mon chemin.

(Quatrième églogue)

En avril 1944, il est réquisitionné par le Service du Travail obligatoire et envoyé dans l'un des camps situés près de la mine de Bor en Yougoslavie. Les détenus sont chargés de construire une voie de chemin de fer pour transporter le cuivre jusqu'au Danube. Le travail est pénible et dur, Radnóti s'affaiblit beaucoup. Durant ces longs mois passés au Lager Heidenau, jusqu'à l'évacuation du camp en septembre à l'approche de l'armée Rouge, il continue à s'affirmer en tant que poète, au risque de sa vie, les juifs intellectuels étant plus haïs encore que les autres. Certains soirs, il lit ses poèmes aux autres déportés; il écrit aussi — à l'heure, où le sommeil vient libérer les

corps et les âmes fatiguées — il compose « griffonnant simplement vers après vers à l’aveuglette » des poèmes magnifiques et déchirants, la *Septième églogue*, la *Lettre à sa femme*, *Racine*, *À la recherche...*, la *Huitième églogue*. L’image de la femme aimée le retient à la vie...

et je vis malgré cette guerre qui dure;
 captif, de tout espoir j’ai pris la mesure,
 mais toi je te rejoindrai quoi qu’il en coûte,
 toi pour qui j’ai parcouru la longue route

de l’âme, et tous ces pays; car ni la braise
 pourpre ne m’arrêtera ni la fournaise,
 fût-ce par enchantement j’aurai la force,
 et s’il le faut l’endurance de l’écorce...

(Lettre à sa femme)

En septembre, tous les prisonniers sont rassemblés dans le camp central, ils sont environ six mille. Un premier groupe de trois mille, dont Radnóti fait partie, est évacué, en route pour une longue marche forcée à travers l’Europe centrale, de la Yougoslavie jusqu’à l’Allemagne. Les conditions sont abominables, les plus faibles systématiquement fusillés, la vie des autres dépendant de l’humeur de leurs gardes. La plupart y ont péri. Radnóti écrit encore *Marche forcée* et quatre *Razglednica* (“cartes postales” en serbo-croate). La dernière, datée du 31 octobre 1944, évoque la mort d’un déporté violoniste abattu pour n’avoir pas voulu se séparer de son instrument. Quand ils arrivent dans la région de Győr, il est à bout de force, il ne peut plus marcher. Le matin du 9 novembre, des soldats l’emmènent en charrette avec vingt et un compagnons également épuisés. Les autres prisonniers ne les reverront plus. Beaucoup plus tard on apprendra qu’ils ont été abattus d’une balle dans la nuque à Abda, près de Győr.

Radnóti était profondément attaché à la vie, à la liberté. Même dans les moments les plus difficiles, il fut toujours sans compromis à l’égard de toute forme d’injustice ou d’intolérance. Il nous a laissé une poésie extrêmement humaine, sensible et courageuse. La beauté de ses vers devrait pouvoir, longtemps encore, nous accompagner sur le chemin de nos propres questionnements.

J’étais fleur, racine suis,
 dans la terre, dans la nuit;
 ici s’achève ma vie,
 tout là-haut pleure une scie.

(Racine)

Poèmes de Radnóti traduits par Jean-Luc Moreau

Déjà le soleil rougit les baies d'automne

Elle est blonde et païenne, elle n'a foi qu'en moi
et se cabre et chuchote à la moindre soutane:
« rien n'existe que l'herbe et l'arbre et le soleil
et la lune et l'étoile, et les bêtes bien sûr
dans les champs aux mille couleurs ». Puis elle file:
la poussière s'élève heureuse sur ses pas.

Pourtant là-haut vers les jardins le christ
aussi voit ses baisers et le bleuet
s'incline devant elle avec plaisir, car toujours
il y a l'admirant en vain
un saint-homme barbu, énamouré.

Elle a dix-huit ans, et lorsqu'elle est sans moi
elle va sans rien dire ainsi que la rivière
à midi, l'été, entre les arbres de ses rives,
et berce dans son cœur ce chatoyant souci
que jamais nous n'épuiserons tous nos baisers
et s'afflige. Déjà le soleil rougit les baies d'automne.

1^{er} septembre 1930

(Chant des pasteurs à la mode nouvelle)

(Radnóti fut condamné également pour ce poème)

Pirul a naptól már az őszi bogyó

Szóke, pogány lány a szeretóm, engem
hisz egyedül és ha papot lát
rettenve suttog: csak fű van és fa;
nap, hold, csillagok s állatok vannak
a tarka mezőkön. És elszalad. Por
boldogan porzik a lábanyomán.

Pedig fönn a kertek felé
feszület is látja a csókját és
örömmel hull elé a búzavirág,
mert mindig hiába megcsudálja őt
egy szerelmetes, szakállas férfiszentség.

Tizennyolc éves és ha nélkülem van,
hallgatva jár, mint erdős partok
közt délidőn jár a nyári víz s
csillogó gondot ringat magában arról,
hogy sohasem telünk el csókkal és
szomorú. Pirul a naptól már az őszi bogyó.
1930. szeptember 1.

Il faut laisser...

Il faut laisser maisons et vergers et jardins, —
ainsi parlait Ronsard dans un dernier poème;
une rose parfois s'effeuille, et le chemin,
fauve, écoute ce vers que je dis pour moi-même.
Deux buissons nus, rêveurs, me suivent du regard,
la campagne, on dirait, comprend un peu Ronsard;
il faut laisser... sans force, ainsi rêve le chêne:
un gland tombe dans l'herbe où la brume se traîne.

Le soleil s'est voilé. Mélancolique et blanc,
un bouc est là, barbu, qui tire sur sa longe
et dans les flaques d'eau patauge, et dans le lent
crépuscule le V d'un vol d'oiseau s'allonge
et s'efface... et plus rien — qu'aux rares frondaisons
ce voile de fraîcheur de la bruine qui passe...
Ronsard est mort, dit-elle, *il faut laisser maisons ...*
Tes gouttes de sueur bientôt deviennent glace.

7 octobre 1938
(Avance, condamné à mort)

Il faut laisser...

Il faut laisser maison, vergers et jardins, —
egyik utolsó versét e sorral kezdte Ronsard,
morgom magamban és fülel a barna ösvény
s a kerti rózsafákról egy-egy holt szírom száll;
két meztelen bokor mélán utánam bámul,
úgy látszik ért a táj egy kissé franciául;

¹ En français dans le texte.

il faut laisser, — mereng a tölgyfa is szavalva
s egy fáradt makkot ejt a gőzölgő avarra.

Felhők közt ül a nap, egy bak kötélre fűzve
elindul s mint fehér, szakállas mélabú jár
köröskörül s a rét tócsáiban taposgat;
az égi téreken madárhad vé-je úszkál
és néha eltűnik a lassu szürkületben;
a ritkás lomb között hűs eső fátyla lebben,
il faut laisser, — susog, Ronsard-t a földbe tették,
s majd megfagy rajtad is, ne félj, a gyöngy verejtek.

1938. október 7.

Ciel écumeux

Ciel écumeux, lune qui tangué...
Je vis — avec étonnement.
La diligente mort fouille cet âge:
ceux qu'elle trouve, oh qu'ils sont blancs!

L'année autour de soi parfois regarde,
hurle, regarde, et puis se meurt.
Quel automne à nouveau derrière moi se cache,
quel hiver obtus de douleur?

La forêt a saigné. Chaque heure
dans le temps qui tourne a saigné.
Le vent dessinait sur la neige
de grands chiffres enténébrés.

Il n'est rien que je comprenne.
Je sens l'air sur moi peser.
Un silence m'étreint, tiède et plein de murmures,
comme avant d'être né.

Je fais halte au pied de cet arbre
qui brasse son feuillage avec fureur.
Est-ce pour m'étouffer? une branche s'abaisse...
Je n'éprouve pourtant ni faiblesse ni peur,

mais je suis las. Je fais silence. Le feuillage
fourrage mes cheveux sans rien dire, effrayé.
Oublier? Mais jamais encore,
jamais je n'ai rien oublié.

L'écume a submergé la lune. La colère
de vert sombre barre la nuit.

Je me roule une cigarette,
lentement, longuement. Je vis.

8 juin 1940

(Ciel écumeux)

Tajtékos ég

Tajtékos égben ring a hold,
csodálkozom, hogy élek.
Szorgos halál kutatja ezt a kort
s akire rálel, mind olyan fehérek.

Körülnéz néha s felsikolt az év,
körülnéz, aztán elalél.
Micsoda ősz lapul mögöttem újra
s micsoda fájdalomtól tompa tél!

Vérzett az erdő és a forgó
időben vérzett minden óra.
Nagy és sötétlő számokat
írkált a szél a hóra.

Megértem azt is, ezt is,
súlyosnak érzem a levegőt,
neszekkel teljes, langyos csönd ölel,
mint születésem előtt.

Megállok itt a fa tövében,
lombját zúgatja mérgesen.
Lenyúl egy ág. Nyakonragad?
nem vagyok gyáva, gyöngye sem,

csak fáradt. Hallgatok. S az ág is
némán motoz hajamban és ijedten.
Feledni kellene, de én
soha még semmit sem feledtem.

A holdra tajték zúdúl, az égen
sötétzöld sávot von a méreg.
Cigaretta sodrok magamnak,
lassan, gondosan. Élek.

1940. június 8.

Septième églogue

Vois-tu, le soir tombe, et les baraquements, le barbare enclos
de chêne ourlé de barbelés, à force de flotter se résorbent dans le soir.
Notre captivité lentement le regard se détache de son cadre,
et la tension des barbelés, — la raison seule, la raison seule encore en garde
connaissance.

Vois-tu, mon amour, même le rêve ici ce n'est qu'ainsi qu'il se libère;
nos corps brisés c'est le sommeil, merveilleux sauveur, qui les délivre,
et c'est l'heure où le camp prend le chemin du retour.

En haillons, le crâne rasé, les prisonniers, ronflant, s'envolent
du sommet aveugle de la Serbie vers un paysage natal qui se cache.
Ce pays qui se cache! Oh, la maison existe-t-elle encore?
Les bombes ne l'ont pas touchée? Elle est là comme avant notre départ?
Et celui-ci qui gît à gauche, à droite celui-là qui geint, — rentreront-ils chez eux jamais?
Dis-moi, y a-t-il encore un chez nous là-bas, où l'on comprend cette églogue?

Sans les accents, griffonnant simplement vers après vers à l'aveuglette,
j'écris ce poème dans le noir, à l'image de ma vie,
tâtonnant, arpentant le papier comme une chenille processionnaire.
Lampes de poche, livres, carnets, les gardiens du *Lager* ont tout pris,
et pas de courrier non plus, — sur nos baraquements ne descend que le brouillard.

Parmi la vermine et les bruits alarmistes, ici vivent Français, Polonais,
Italiens volubiles, Serbes dissidents, Juifs rêveurs dans la montagne,
corps fiévreux, démembré, et qui vit cependant d'une vie unanime
dans l'attente de bonnes nouvelles, de douces paroles de femme, d'un sort humain et libre,
et l'on attend la fin, la culbute dans les ténèbres, le miracle.

Je gis sur le bat-flanc, animal captif au milieu de la vermine,
les vagues d'assaut des puces nous harcèlent, mais l'armée des mouches déjà s'est
apaisée.

C'est le soir; de nouveau, vois-tu, la captivité s'est raccourcie d'un jour,
d'un jour aussi la vie. Le camp est endormi. La lune
éclaire le paysage, et de nouveau les barbelés se tendent dans sa lumière,
et l'on voit par la fenêtre les ombres des sentinelles en armes
qui marchent, projetées sur le mur, au milieu des voix de la nuit.

Le camp est endormi — le vois-tu mon amour? — l'air est froissé de rêves,
avec un ronflement, quelqu'un sursaute, se retourne sur la planche étroite et déjà
se rendort, et son visage rayonne. Moi seul je suis assis, éveillé,
je sens une cigarette à demi fumée dans ma bouche au lieu du goût de tes baisers,
et point ne vient le sommeil qui soulage,
car je ne sais plus ni mourir, ni vivre sans toi désormais.

Lager Heidenau, dans la montagne au-dessus de Zagubica,
juillet 1944
(Ciel écumeux)

Hetedik ecloga

Látod-e, esteledik s a szögesdróttal beszegett, vad
tölgykerítés, barak oly lebegő, felszívja az este.
Rabságunk keretét elereszti a lassu tekintet
és csak az ész, csak az ész, az tudja a drót feszülését.
Látod-e drága, a képzelet itt, az is így szabadul csak,
megtörtetett testünket az álom, a szép szabadító
oldja fel és a fogolytábor hazaindul ilyenkor.

Rongyosan és kopaszon, horkolva repülnek a foglyok,
Szerbia vak tetejéről bűvő otthoni tájra.
Bűvő otthoni táj! Ó, megvan-e még az az otthon?
Bomba sem érte talán? s van, mint amikor bevonultunk?
És aki jobbra nyöszörg, aki balra hever, hazatér-e?
Mondd, van-e ott haza még, ahol értik e hexametert is?

Ékezetek nélkül, csak sort sor alá tapogatva,
úgy írom itt a homályban a verset, mint ahogy élek,
vaksin, hernyóként araszolgatván a papíron;
zseblámpát, könyvet, mindent elvettek a Lager
őrei s posta se jön, köd száll le csupán barakunkra.

Rémhírek és férgek közt él itt a francia, lengyel,
hangos olasz, szakadár szerb, méla zsidó a hegyekben,
szétdarabolt lázas test s mégis egy életet él itt, —
jóhírt vár, szép asszonyi szót, szabad emberi sorsot,
s várja a véget, a sűrű homályba bukót, a csodákat.

Fekszem a deszkán, férgek közt fogoly állat, a bolhák
ostroma meg-megujúl, de a légsereg elnyugodott már.
Este van, egy nappal rövidebb, lásd, újra a fogság

és egy nappal az élet is. Alszik a tábor. A tájra
rásüt a hold s fényében a drótok ujra feszülnek,
s látni az ablakon át, hogy a fegyveres őrszemek árnya
lépdel a falra vetődve az éjszaka hangjai közben.

Alszik a tábor, látod-e, drága, suhognak az álmok,
horkan a felriadó, megfordul a szűk helyen és már
ujra elalszik s fénylik az arca. Csak én ülök ébren,
félfigszítt cigarettát érzek a számban a csókokod
íze helyett és nem jön az álom, az enyhétadó, mert
nem tudok én meghalni se, élni se nélküled immár.

Lager Heidenau, Žagubica fölött a hegyekben,
1944. július

L'œuvre poétique de Miklós Radnóti (premières éditions):

Éloge païen, *Pogány köszöntő* (1930)
Chant des pasteurs à la mode nouvelle [ci-dessous: CP], *Újmódi pásztorok éneke* (1931)
Le Vent convalescent [VC], *Lábadozó szél* (1933)
Nouvelle lune [NL], *Újhold* (1935)
Avance, condamné à mort [AC], *Járkálj csak, halálraitélt!* (1936)
Route abrupte [RA], *Meredek út* (1938)
Calendrier, *Naptár* (1942)
Ciel écumeux [CE], *Tajtékos ég* (1946)

Références

La première citation est extraite de *Jegyzet József Attila Hátrahagyott verseihez*, In *Próza*, R. M. cf. infra.

Les autres sont toutes extraites de poèmes; dans l'ordre d'apparition:

Souvenir ni sortilège (CE) *Sem emlék, sem varázslat* / poème inclu dans le récit autobiographique "Le Mois des Gémeaux" (1939) *Ikrek hava* / Portrait (CP) *Arckép* / 8 décembre 1931 (L'Audience) (VC) *1931. december 8. (Főtárgyalás)* / Poème d'amour dans la forêt (NL) *Szerelmes vers az erdőn* / Journal de guerre - I. Lundi soir (AC) *Háborús napló - I. Hétfő este* / Avance, condamné à mort... (AC) *Járkálj csak, halálraitélt!* / Espagne (CE) *Hispania, Hispania* / Première églogue (RA) *Első ecloga* / Le Feu fait rage (CE) *Lángok lobognak...* / Jeudi (CE) *Csütörtök* / Fin d'octobre (CE) *Októbertvégi hexameterek* / Septième églogue (CE) *Hetedik ecloga* / Lettre à sa femme (CE) *Levél a hitveshez* / Racine (CE) *Gyökér*.

Les traductions sont toutes de J.-L. Moreau, à l'exception de la première citation de l'article et de l'extrait du *Journal de guerre*.

Principales sources:

Radnóti Miklós, *Összes versei és versfordításai*, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1993;
Radnóti Miklós, *Próza*, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1971;

Miklós Radnóti, *Marche forcée, poèmes suivis de Le Mois des Gémeaux*, traduit et présenté
par J.-L. Moreau, éd. P.J. Oswald, 1975;
Pomogáts Béla, *Radnóti Miklós*, Gondolat, 1984.

Je tiens à remercier tout particulièrement MM. Chany et Landler pour m'avoir longuement parlé
des derniers mois de la vie de Radnóti, ainsi que M. Moreau, grâce à qui j'ai pu écrire cet
hommage.

Antal Szerb cinquante ans après: « Écrivain, n'écris pas! »

Le 21 novembre 1994 eut lieu à l'Institut Hongrois de Paris un hommage au poète Miklós Radnóti (mai 1905 - novembre 1944): soirée qui doit beaucoup à Jean-Luc Moreau, spécialiste et traducteur des langues hongroise, finnoise et estonienne — poète lui aussi, d'expression française. Évocation émouvante et belle, d'une des nombreuses victimes de l'antisémitisme, pendant les sombres années 1941-1945, sous les gouvernements Bárdossy (1941-1942), Kállay (1942-1944), Sztójay (mars 1944), Lakatos (août-octobre 1944) et Szálasi (octobre-décembre 1944) — ce dernier représentant, comme on sait, la forme la plus inféodée du nazisme hongrois, avec son tristement célèbre « Parti des Croix-Fléchées » (le *Nyilaskeresztes Párt*), fondé le 8 mars 1939.

Comme Miklós Radnóti, comme tant d'autres grands écrivains du XX^e siècle hongrois (fussent-ils poètes, romanciers, dramaturges, essayistes...), Antal Szerb était fils de la communauté juive.¹ Passer sous silence le 50^e anniversaire de sa mort (le 6 janvier 1945, à Balf, tout près de la frontière autrichienne — au cours d'une marche forcée, comme Radnóti), nous semblerait vraie grande perte, tant il a su défendre les valeurs humanistes dont l'actualité démontre la nécessaire permanence.

Nous renvoyons le lecteur à l'un de nos précédents articles,² pour la présentation de deux romans de Szerb: s'y trouvait saluée la première parution française d'une partie de son œuvre. Les deux romans en question, parmi les quatre qu'il a écrits et publiés, sont bien connus du grand public hongrois, la diffusion des autres ayant été plus restreinte.³

Szerb naquit en 1901, à Budapest.⁴ Il consacra sa vie à la littérature, ainsi qu'aux textes d'esthétique et de morale qui permettent d'en mieux comprendre la portée. Il y

¹ Son père toutefois, Károly Szerb, avait pris la précaution de donner à son fils un baptême catholique et une éducation piariste.

² « *La légende de Pendragon, Le voyageur et le clair de lune - Hommage à Antal Szerb* », *Cahiers d'Études Hongroises*, n°5, 1993, 260-267.

³ Ces autres romans sont: *A királyné nyaklánca* (Le collier de la reine) et *VII. Olivér* (Olivier VII), tous deux publiés en 1943 (le second sous un pseudonyme convenant bien à l'anglophilie de Szerb: A.H. Redcliff...) — auxquels on peut ajouter, pour être complet, d'une part *A conquistador* (Le conquistador — ébauché en 1943, jamais achevé) ainsi que la nouvelle *A herceg* (Le prince), publiée également en 1943. C'est là l'ensemble de l'œuvre de fiction de Szerb, avec la comédie *Ex* (1943), adaptation théâtrale de *VII. Olivér*.

⁴ La biographie la plus complète à ce jour — tant biographie intellectuelle que chronique événementielle — reste la monographie de György Poszler, *Szerb Antal*, 1973, Budapest, Akadémiai Kiadó (452 pp.).

a grande distance toutefois entre le jeune élève des piaristes, ardent admirateur de l'esthétique de Pater,⁵ écrivant déjà, en 1917-18, sur Thomas Mann et Schiller, et publiant son premier texte, sur le style dramatique d'Ibsen — et l'homme mûr, moins préoccupé du "Beau" que de l'humain, et ayant dépassé cette nécessaire étape qu'est pour l'écrivain la culture érudite, avant de plonger dans son imaginaire à lui, fait tout de subjectivité. Sur le chemin de son érudition, les figures marquantes, non en matière littéraire, mais philosophique, sociologique, psychologique, auront été (comme l'attestent les références des œuvres de Szerb): en premier lieu l'inventif Dilthey, aux intuitions variées, à qui l'on doit le concept de *Geisteswissenschaften* ("sciences humaines");⁶ Oswald Spengler, dont la « morphologie des sociétés » connut une grande vogue dans l'entre-deux-guerres;⁷ sans oublier Sigmund Freud — dont les premières traductions hongroises parurent en 1915, mais que Szerb lut dans le texte, comme il le fit des auteurs précédents.

La bibliographie assemblée en fin d'article montre assez clairement l'extrême diversité des thèmes qui, sa vie durant, préoccupèrent Szerb. Pour une compréhension raisonnée de l'œuvre — en rapport avec les étapes successives de l'apprentissage culturel de l'écrivain — l'excellente monographie de György Poszler⁸ propose un découpage chronologique des écrits, que n'a pas toujours respecté la publication: les éléments biographiques fournis par Poszler éclairent ainsi la genèse des textes. Szerb date sa vocation d'écrivain de la fin de l'été 1918 (il avait alors dix-sept ans); l'idée le traversa soudain d'écrire des vers - « ... Aujourd'hui encore, j'ai le sentiment d'être né ce jour-là. »

La production littéraire de Szerb fut un flux polymorphe, ininterrompu, révélant pourtant d'étonnantes constantes. Pour ne donner qu'un exemple, l'un de ses premiers textes de jeunesse, une nouvelle datant de 1919, intitulée *Hogyán halt meg Ulpius Tamás* (Comment mourut Tamás Ulpius) était une première ébauche de ce qui allait devenir, près de vingt ans plus tard (en 1937), l'un des deux grands romans de Szerb,

⁵ La première version de l'œuvre maîtresse de Walter Pater, *The Renaissance*, parut en 1873 (en langue hongroise, en 1913). Que Pater y ait détaché trop nettement l'esthétique de la religion fit juger "subversif" le livre par de nombreux philosophes de l'époque. Dans la préface, une citation de Sainte-Beuve donne le ton général de l'ouvrage: « ... Se borner à connaître de près les belles choses, et à s'en nourrir en exquis amateurs, en humanistes accomplis. »

⁶ L'œuvre de Wilhelm Dilthey (1833-1911), subissant aujourd'hui une éclipse, présente une importance fondamentale pour la compréhension de l'histoire des idées des XIX^e et XX^e siècles. Szerb, dans son apprentissage intellectuel, doit beaucoup au livre magistral (resté inachevé): *Einleitung in die Geisteswissenschaften (Introduction aux sciences humaines)*, 1922, Leipzig-Berlin (1^{re} édition: 1883), ainsi qu'à *Das Erlebnis und die Dichtung (Expérience et poésie)*, 1913, Leipzig-Berlin.

⁷ La fortune des idées d'Oswald Spengler (1880-1936) est liée surtout à deux livres (traduits en français, et toujours disponibles): *Le crépuscule de l'Occident*, 1948, Paris, Gallimard, 2^e édition (1918-1922 pour l'original allemand); *L'homme et la technique*, 1958, Gallimard (1931 pour l'original). Le contexte politique et spirituel de l'entre-deux-guerres est sans doute pour beaucoup dans le climat de l'œuvre de Spengler — que l'on serait tenté, aujourd'hui, de qualifier de réactionnaire.

⁸ Voir note 4, *op.cit.*

Utas és holdvilág (Le voyageur et le clair de lune), dont Tamás Ulpius est l'une des principales figures.

Antal Szerb fut avant tout critique littéraire. C'est à ce titre qu'il reste, aujourd'hui encore, auteur de grand renom en Hongrie. Ses deux ouvrages magistraux, *Magyar irodalomtörténet* (Histoire de la littérature hongroise) et *A világirodalom története* (Histoire de la littérature mondiale) furent publiés respectivement en 1934 et 1941. Il faut leur ajouter les importants recueils d'essais de critique littéraire que sont: *Hétköznapiak és csodák* (Jours de semaine et miracles), publié en 1935 et repris plus tard (voir notre bibliographie) dans un ensemble plus large, *Gondolatok a könyvtárban* (Pensées dans une bibliothèque), ainsi que *A varázsló eltöri pálcáját* (Le magicien rompt sa baguette), recueil d'articles écrits entre 1928 et 1944, mais publié après la mort de Szerb, en 1948.

Enfin, Antal Szerb rassembla et fit publier, sous le titre de *Száz vers* (Cent poèmes), un choix personnel d'exactly cent poésies, prises dans les littératures « grecque, latine, anglaise, française, allemande et italienne » (figurent aussi, en fait, deux poètes américains), chacune accompagnée de la traduction hongroise que Szerb juge la meilleure, et regroupées par thèmes (ainsi: « Magányosok »: "Solitaires"; « Szeretők »: "Amants"; « Istenek »: "Dieu"...). Ce très beau recueil parut au printemps 1944.

En quoi Szerb se distingue-t-il, de façon tout à fait remarquable, des autres critiques littéraires hongrois de son époque?

"Cosmopolite", il l'était résolument: à cela n'était pas étrangère sa maîtrise parfaite de trois grandes langues européennes — allemand, anglais, français⁹ — et celle, très aisée, de l'italien et de l'espagnol; sa connaissance livresque du grec et du latin, en outre, était excellente. Sa voix s'est élevée contre tous nationalismes, et l'on en est surpris, dans cet air hongrois de l'entre-deux guerres, où en bien des domaines la "magyarság" ("magyarité") était trop souvent règle, et même credo.

Ce que Szerb signifie, c'est la mise hors jeu, selon lui, de ce qui a trop longtemps constitué la question jugée fondamentale: « En quoi sommes-nous Hongrois, en quoi notre littérature est-elle "hongroise"? » Dans cette attitude, qui ne lui semble plus de mise, « ...l'important était de définir en quoi la Hongrie diffère de l'Europe — nous allons montrer, nous, en quoi elle lui ressemble. (...) "Faire le Hongrois"¹⁰ a toujours été la pose de gens incultes ou peu cultivés. »

Il admirait pourtant très profondément la littérature hongroise, qui à ses yeux n'avait toujours pas, en 1941 — sa préface à *Histoire de la littérature mondiale* le dit explicitement — trouvé place digne d'elle au patrimoine mondial. Il était convaincu que « les plus grands des écrivains hongrois ont toujours été, avant tout, de grands Européens », et que les valeurs hongroises qui, dans la durée, s'étaient maintenues, étaient essentiellement « des valeurs européennes ».

Tant dans son *Histoire de la littérature hongroise* que dans son *Histoire de la littérature mondiale*, Szerb donne, en introduction, sa conception de l' "histoire de la

⁹ Dans le recueil *A varázsló eltöri pálcáját*, Szerb écrit en allemand — en 1938 — trois de ses articles critiques (l'un, en particulier, sur Attila József).

¹⁰ En hongrois: *magyarkodás*.

littérature” : pour lui, c’est à la fois une « *histoire des idées littéraires* » (en français dans le texte¹¹), une « sociologie de la littérature », et une « analyse psychologique ».

Si les termes d’« histoire des idées » et d’« analyse psychologique » ne requièrent pas, nous semble-t-il, plus ample explication, il nous faut toutefois clarifier ce que Szerb entend par « sociologie de la littérature » : une œuvre littéraire signifie quelque chose pour le public qui est le sien — à une époque donnée — et pour une classe sociale donnée. Cette classe sociale a son goût propre, tout en étant partie prenante d’une certaine “atmosphère”, d’un “psychisme collectif” de l’époque (tels sont les propres mots de Szerb).

Aussi Szerb, choisissant sa méthode pour l’*Histoire de la littérature hongroise*, s’affranchit d’une présentation purement chronologique, puisqu’il envisage ses “étapes” de la façon suivante :

1. *L’ère de la littérature ecclésiastique.*¹² (*Des origines jusqu’au milieu du XVIII^e siècle.*)
2. *L’ère de la littérature des oligarques.*¹³ (*De Balassa¹⁴ à la Réforme de la langue.*)
3. *L’ère de la littérature de moyenne noblesse.*¹⁵
 - a. *La littérature de la “noblesse” à proprement parler. (Jusqu’à la venue de Petöfi.)*
 - b. *La littérature de la noblesse devient celle du peuple. (Époque de Petöfi et de Arany.)*
 - c. *La littérature des hobereaux (« dzsenti ») devient celle d’une bourgeoisie. (Entre Arany et Ady.)*
4. *L’ère de la littérature bourgeoise. (Après l’entrée en scène de Ady.)*¹⁶.

Cette répartition, Szerb en est d’accord, présente certain côté artificiel : tout aussi artificielles sont les différences entre oligarques (“magnats”) et nobles de moindre volée — ou encore, entre petite noblesse (hobereaux, « dzsenti ») et bourgeoisie.

Dans son *Histoire de la littérature mondiale*, Szerb annonçait que la méthode serait, dans ses grandes lignes, celle employée pour la littérature hongroise. Ce qui n’est pas tout à fait exact : cette seconde *Histoire*, si volumineuse (l’édition actuelle compte plus de 900 pages), respecte surtout la chronologie : partant de l’ancien héritage grec-latin-néochrétien, elle passe ensuite aux XI^e et XII^e siècles arabes et persans, pour en venir au Moyen-Âge et à la Renaissance occidentaux ; au baroque espagnol et au “Grand Siècle” français ; puis sondant, avec éblouissante érudition : les Lumières ; les divers courants du Romantisme européen ; le réalisme en France, en Angleterre, en

¹¹ *Magyar irodalomtörténet*, 10^e édition, 1992, 14.

¹² Dans le texte original : *egyházi*, différenciable en hongrois de *vallásos* (“religieux, religieuse”).

¹³ En hongrois : *főúrak*

¹⁴ Les “époques” 1. et 2., on le voit, se recoupent du point de vue chronologique : Bálint Balassa appartient en effet au XVI^e siècle.

¹⁵ En hongrois, *nemesek* : mot renvoyant à cette partie de la noblesse qui n’appartenait pas à l’oligarchie des magnats.

¹⁶ *Magyar irodalomtörténet*, Préface, p.23 (la traduction est la nôtre).

Allemagne, en Russie... En 1941, quand il était minuit, Szerb choisit de croire en la survie d'un humanisme: par les lettres et les livres.

Sur un point, Szerb n'a jamais varié: une littérature nationale n'a de sens que par rapport à un ensemble bien plus vaste, qui peut être européen, ou mondial. Ainsi, la "littérature mondiale" (*világirodalom*) n'est pas à voir comme « la somme des littératures nationales » — ce qui, selon Szerb, serait grave malentendu; mais plutôt: « L'histoire de la littérature mondiale, c'est ce courant par lequel œuvres et écrivains d'envergure supranationale se sont mutuellement enrichis et guidés, par-delà les frontières et les siècles... [C'est] la somme des œuvres qui, par leur valeur ou leur effet, fût-il virtuel, ont signifié quelque chose pour tous les peuples cultivés, et sont de fait parvenues à tout peuple cultivé... L'histoire de la littérature mondiale est celle d'une vivante interdépendance. »¹⁷

Une autre question sur laquelle Szerb donne clairement son avis est celle des "grandes" et des "petites" langues. Les "grandes" littératures — celles qui construisent le patrimoine mondial — sont, en définitive, les littératures des "grandes" langues. Szerb, pour l'essentiel, en isole sept: « les deux langues classiques: grec et latin; ...les trois grandes langues latines: français, italien, espagnol; ...les deux grandes langues germaniques: allemand et anglais ».

Tout comme, parlant de littérature hongroise, Szerb avait reconnu l'arbitraire de certains découpages (oligarchie / noblesse moyenne / « dzsentrí » / bourgeoisie...), il va, sur la question des "petites" langues (et, partant, de leur littérature) admettre l' "injustice" ainsi faite aux "petits" peuples — entre autres, aux Hongrois. Mais le souci des réalités — du poids respectif des sociétés — amène chez lui une remarque toute szerbienne (que ce néologisme nous soit pardonné): « ... (cela) fait partie des injustices fondamentales, contre lesquelles se battre serait enfantillage et don quichotterie... ».¹⁸

Les deux autres ouvrages de critique littéraire, *Pensées dans une bibliothèque* et *Le magicien rompt sa baguette*, rassemblent des écrits de nature disparate, à l'exception de *Jours de semaine et miracles*, partie du premier livre, ayant déjà fait l'objet d'une publication isolée (voir plus haut). *Jours de semaine et miracles*, qui traite exclusivement du roman (Szerb part d'ailleurs d'une référence explicite à Lukács), prend pour objet, dans l'ordre: le roman français, anglais, américain, allemand, dans la période de l'entre-deux guerres. Ici l'analyse, érudite et fine, sera également — comme dans les deux *Histoires de la littérature* — remarquablement systématique.¹⁹

Szerb savait mettre à profit son activité de critique, dans ses propres écrits romanesques: les sujets de certains articles ont su nourrir aussi son œuvre de fiction. Ainsi, dans *Jours de semaine et miracles*, un curieux écrit de huit pages, « A Rózsakeresztesek » (Les Rose-Croix), s'intéresse à l'hermétique confrérie qui fournit le si pittoresque éclairage de *La légende de Pendragon*. De même, dans le recueil critique *Pensées dans une bibliothèque*, des notes d'un journal de voyage en Italie, en 1936 (« A harmadik

¹⁷ *Op.cit.*, 8.

¹⁸ *Op.cit.*, 9.

¹⁹ Voir en particulier l'examen, "en cinq points" (!), de la notion de révolte, dans le roman français: Gide, Cocteau, Julien Green, Larbaud, Giraudoux... (*op.cit.*, 486-512).

torony »: La troisième tour) révèlent le caractère partiellement autobiographique du roman *Le voyageur et le clair de lune*. Dans *Le magicien rompt sa baguette*, un autre article, très court, « A holdvilág » (Le clair de lune), est également lié à ce second roman; on peut y lire: « Selon Schopenhauer, l'effet artistique du clair de lune est le même que celui d'une région étrangère: il y a beauté, car nous ne connaissons pas les interdépendances — les choses perdent de leur réalité quotidienne et s'élèvent au-dessus du bon sens raisonnable, qui perd ainsi toute valeur. Au clair de lune, chaque pays devient contrée de conte de fées. » La tentation du pessimisme, qui dans le roman s'exprime de façon si poignante, est cependant courageusement refusée dans les toutes dernières lignes de ce court et beau texte: « ...Ajoutons ce que n'a pas dit le grand philosophe pessimiste: la lune subsiste. Quoi qu'il advienne de nous et du monde, la lune subsiste. De cela nous pouvons être sûrs — sans condition. » C'était en 1940.

Aux sources du troisième roman de Szerb, *A királyné nyakláncsa* (Le collier de la reine), on trouve la fameuse "affaire du collier", qui fit tant de bruit dans la France des derniers jours de l'Ancien Régime. D'après Poszler,²⁰ « le thème depuis longtemps excitait l'imagination de Szerb. » L'attention du romancier fut ici attirée par plusieurs ouvrages, de nature et d'auteurs fort divers, traitant tous de "l'affaire" et de son contexte.²¹ Dans *Le magicien rompt sa baguette* figurent deux articles de Szerb rattachés au thème: d'une part un texte de 1938, « A Napkirály » (Le Roi-Soleil), d'autre part « Cagliostro » (1941). Qu'on ne s'y trompe pas cependant: ce ne sont pas les rebondissements de l'intrigue, somme toute bien secondaire en regard des événements de l'époque, qui ont séduit Szerb, mais la possibilité de reconstruire librement, sous forme romanesque, l'atmosphère d'une ère révolue. Il l'avoue: « Mes juges diront, bien sûr, que je n'ai pas de respect pour l'Histoire. (...) Ils ont raison: pourquoi donc la respecterais-je? Le passé n'est guère différent du présent, et ce qu'est le présent, point n'est besoin de vous le dire. Pour lui je n'ai pas de respect. Mais j'aime l'Histoire: (...) profondément, passionnément. L'Histoire est mon chez-moi. Ou plutôt: c'est le pays de mon émigration. »²²

Jetant regard d'ensemble sur la production romanesque de Szerb, une constante essentielle nous semble bien être la dimension de la nostalgie — tant reviennent: "émigration"; voyage dans l'espace ou le temps; plongée dans la mer des mots et des livres.

D'autres textes — que l'on lise, surtout, *Le magicien rompt sa baguette* — révèlent une tout autre facette de Szerb: goût de l'absurde et facéties, et œil toujours ouvert sur le comique du monde. Car Szerb manque notablement de l'esprit de sérieux qui n'amène à traiter que sujets de rigueur et de bon ton, à l'époque qui convient. Abordant cela même

²⁰ *Op.cit.*, 416.

²¹ Au premier chef, l'essai de l'écossais Thomas Carlyle, *Le collier de diamants* (paru dans les années 1840); mais aussi, le *Journal* d'Alessandro Cagliostro lui-même, l'un des principaux protagonistes de l'"affaire du collier"; les deux essais du Français Frantz Funck-Brentano (né en 1862): *L'affaire du collier* et *Cagliostro et compagnie* (parus dans les années 1930); enfin, la biographie romancée de Stefan Zweig, *Marie-Antoinette* (1932).

²² Manuscrit datant de 1943 — lorsque parut le roman — mais publié après la mort de Szerb, *Gondolatok a könyvtárban*, 731-732 (v.bibliographie).

qui lui est primordial — la littérature — s'il se qualifie de "néo-frivole", c'est qu'il n'a jamais cru en une littérature qui transcenderait les lecteurs et leur vie.

Ainsi, dans un article intitulé « Két cigaretta közt » (Entre deux cigarettes), écrit en 1944, et magnifique exemple de l'esprit szerbien, Szerb s'attarde, nonchalamment désinvolte, dans un jardin d'idées sérieuses.²³ L'ancien amoureux d'esthétique, contemplatif et philosophe, scrute le concept du Beau, s'interroge sur tenants et aboutissants... L'occasion est trop tentante — l'article ainsi se conclut: « Mon cercle de famille compte certain terrier écossais qui répond au nom de Molly. Or — ce chien est beau. Pas seulement comme représentant générique: 'chien'; et pas seulement non plus comme beau spécimen de sa race. Il est *le* beau, 'an und für sich'. »²⁴

La préface donnée par Szerb à son *Histoire de la littérature mondiale*, d'intention si sérieuse, se termine elle aussi par un clin d'œil: « Celui qui aime les livres ne peut pas être mauvais homme. »²⁵

Dans sa vie, qui connut tant de vicissitudes, Antal Szerb sut garder le même sentiment, que l'existence est *Cosmic Joke* (l'expression est de Joseph Conrad, que Szerb tenait en haute estime): en décembre 1940, comme allaient être prises en Hongrie de nouvelles mesures antijuives,²⁶ il écrit à un ami: « J'ai plaisir à vous informer que j'ai reçu l'avis selon lequel je ne suis pas considéré juif, jusqu'à ce que la question soit rouverte, et qu'à nouveau on me considère tel — en attendant, j'ai le droit d'enseigner aux étudiants de la rue Vas les beautés des langues hongroise et anglaise: ce qui, pour le moment, ne me déplaît même plus. »²⁷

C'est dans le camp de travail où on l'avait envoyé, à l'automne 1943, comme *munkaszolgálatos*,²⁸ que Szerb travailla avec le plus d'acharnement à sa dernière grande œuvre: le recueil *Száz vers* (Cent poèmes). Sa correspondance²⁹ montre, malgré la dureté des conditions de vie, l'enthousiasme encore gardé pour son travail. La « Préface » témoigne de l'élégance que Szerb sut toujours garder, dans ses idées comme dans son style. La concision d'un commentaire peut signer ici son plus grand respect: ainsi, en fin d'ouvrage, dans un petit glossaire que Szerb a inséré (et où, en

²³ *A varázsló eltöri pálcáját*, 494-500.

²⁴ *Op. cit.*, 499-500.

²⁵ *Op. cit.*, 12.

²⁶ Il s'agit de la troisième vague des lois antijuives votées par le Parlement hongrois à l'automne 1940; celles-ci interdisaient, entre autres, les mariages "mixtes". La restriction des libertés — de fait, sinon de droit — de la communauté juive hongroise était bien antérieure (*numerus clausus* pour l'entrée dans les facultés, par exemple, dès le début des années 1920).

²⁷ L'ami est Béla Zolnai; pour nos sources, v. Poszler, *op. cit.*, 339.

²⁸ En Hongrie, pendant la Seconde Guerre Mondiale, et à partir de l'automne 1941, les *munkaszolgálatosok* (littéralement: "requis au service du travail") étaient contraints de travailler dans des camps situés tant en Hongrie qu'aux alentours. Un rapprochement avec les S.T.O. français ne serait pas tout à fait satisfaisant, puisque le régime du *munkaszolgálat* visait avant tout les indésirables — juifs et communistes — tandis que le Service du Travail Obligatoire, dans sa conception initiale (février 1943), réquisitionnait principalement des ouvriers.

²⁹ Adressée surtout à ses amis Sándor Sík et Béla Zolnai, et à sa femme, née Klára Bálint (v. Poszler, 432-437).

trois ou quatre lignes, il présente "ses" poètes), on lit, à la rubrique *Goethe*: « Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832). *Ő volt Goethe.* »

Ce « *Lui était Goethe* » manifeste la prédilection qu'en poésie Szerb a toujours gardée pour les Romantiques (allemands et anglais); elle est d'ailleurs soulignée, dans *Cent poèmes*, par la « Préface », que Szerb clôt par un vers d'Hölderlin:

« *Was bleibet, aber stiften die Dichter* »
 ("Ce qui reste — c'est fonder le Poète")

Bien que Szerb ait passé tant d'heures dans les livres, les témoignages que l'on peut lire sur l'homme, ainsi que l'existence d'une correspondance fournie, attestent que la vie d'Antal Szerb n'avait rien d'érémétique. À cet égard, une tentative originale est l'activité à laquelle il se livra, entre 1933 et 1936, comme membre actif de l'« Irodalomtudományi Társaság » (Association des Sciences Littéraires). Cette association, fondée en 1933 par Antal Szerb et quatre autres intellectuels — Gábor Halász, Dezső Kerecsényi, Miklós Szentkuthy et Gyula Bisztray — sut vite attirer à elle toute une nouvelle génération d'écrivains: parmi les plus connus, on citerait László Németh, Miklós Radnóti, Pál Ignotus, Géza Juhász, József Waldapfel, Aladár Komlós, Gábor Tolnai, János Barta...³⁰ Szerb parle de cette « Társaság » dans un article intitulé « Pohárköszöntő » (Je lève mon verre), écrit pendant l'année 1934, resté manuscrit (et relevant plutôt de la prise de notes) mais paru de façon posthume, dans *Pensées dans une bibliothèque*.³¹ Szerb y décrit le projet commun qui anime une telle assemblée, petite en nombre certes, mais forte de son aspiration à un vrai échange d'idées: ainsi sont organisées des réunions mensuelles, au cours desquelles des membres de l'association se font conférenciers pour présenter leurs travaux, leurs recherches — chaque conférence étant suivie d'un débat, où les membres du groupe exposent librement leur point de vue. L'article de Szerb nous informe des conférences-débats de l'année 1934, et fournit un aperçu des questions qui en cette époque troublée pouvaient préoccuper intellectuels et jeunes écrivains hongrois.

Sans doute le lecteur français sera-t-il curieux de connaître les jugements de Szerb sur la littérature française. Faute de place, nous ne nous étendrons pas sur les œuvres qu'il a remarquées, et dont parlent ses textes critiques, mais nous bornerons à nommer les deux écrivains français du XX^e siècle jugés par lui les plus grands: Marcel Proust; Paul Valéry.³² Dans son analyse de Proust, Szerb fera référence à Bergson, comme l'ont fait après lui bien d'autres critiques — ainsi, sur la différence entre « temps chronologique » et « durée réelle »³³ — le vrai temps étant celle-ci, puisqu'elle est temps vécu. De sorte que, pour Szerb³⁴, « (...) le roman proustien est le combat de

³⁰ On trouvera dans Tibor Klaniczay, 1977 (*Histoire de la littérature hongroise des origines à nos jours*, Budapest, éd. Corvina) une brève présentation de certains de ces écrivains (pour la plupart, historiens de la littérature, spécialistes d'esthétique, poètes...), aux pp. 492-493.

³¹ *Op. cit.*, 691-698.

³² Pour une analyse détaillée de ces deux auteurs (Proust et Valéry), on se reportera à *A világirodalom története*, 845-851.

³³ En français dans le texte, *A világirodalom története*, 846.

³⁴ *A világirodalom története*, 849.

l'homme moderne pour l'immortalité de son âme. » Parlant de Paul Valéry, Szerb introduit dans son analyse certaines touches pertinentes que ne relèvent pas bien des historiens français de la littérature.³⁵

Dans *Le magicien rompt sa baguette*, on notera la présence de nombreux articles critiques sur les littératures de langue anglaise et allemande;³⁶ mais, curieusement, c'est la France qui occupe la plus grande place: articles tout entiers consacrés à des auteurs français — Ronsard, Huysmans, Morand, Denis de Rougemont... — sans compter les multiples références ponctuelles présentes dans d'autres articles; thèmes liés à l'Histoire ou à la culture française: Paris comme incarnation du "mythe de la grande ville" (« [À Paris] le sentiment d'un centre est si fort, que l'on y croit inébranlablement: on est au cœur du monde »;³⁷) la Cour du Roi-Soleil; l' "affaire du collier" de Marie-Antoinette...

Antal Szerb aimait beaucoup la France. Il avait pris l'habitude, dès sa jeunesse, de se rendre régulièrement à Paris. Dans ses écrits, mainte anecdote témoigne d'une profonde tendresse envers repères et gens: les locutions françaises qui parsèment les pages confèrent aux nostalgies de Szerb un ton unique — parfum d'exotisme (pour le lecteur hongrois ignorant de la France), ou d'affectueuse familiarité (pour celui qui la connaît). Pour Szerb, tout à Paris devient source d'inspiration: ainsi, l'Île de la Cité est le point de départ de longs détours réfléchis sur Julien l'Apostat et les premiers siècles de la Chrétienté (voir l'article intitulé « Juliánus »: "Julien")...³⁸ Mais le texte qui dit le mieux, peut-être, les sentiments de Szerb pour Paris, est « Nyaralás a könyvtárban » (Étés passés dans une bibliothèque).³⁹

« Étés passés dans une bibliothèque » a été écrit en 1943: Szerb sait ce qui l'attend. Dans le petit appartement budapestois où il tente d'oublier le présent, il se remémore un lieu aimé — la Bibliothèque Nationale, à Paris.

*« On entraît, on prenait place. Suivait la partie la plus mouvementée de la visite à la bibliothèque: dans le catalogue, la recherche du livre. À l'époque, véritable roman policier. On dit que les Français sont peuple raisonnable, amoureux de clarté, de netteté. Ma foi, ces caractéristiques nationales ne jaillissaient guère du catalogue. (...) Mais c'était cela, précisément, l'excitant — car lorsqu'on trouve tout de suite le livre recherché, comme par exemple dans le catalogue du British Museum, d'une perfection indépassable — alors la moitié du plaisir est perdu. Oui, les Français s'y connaissent en art de vivre. »*⁴⁰

³⁵ Voir surtout *op. cit.*, 850-851.

³⁶ La mention des grand classiques parsème ce recueil critique; pour l'anglais, Shakespeare, Byron, Shelley, Swift, Swinburne, Sterne...; pour l'allemand, Goethe, Hölderlin, l'épopée des *Nibelungen*...

³⁷ Dans l'article « A világvárosi ember », *op.cit.*, 74-82.

³⁸ *A varázsló eltöri pálcáját*, 85-91.

³⁹ *Ibid.*, 491-493.

⁴⁰ *Ibid.*, 492.

Un mois après l'arrivée des Allemands (entrés dans Budapest le 19 mars 1944), Szerb refuse toujours le désespoir, comme en témoigne sa correspondance:

« Pour le moment rien de plus grave que: j'ai pris ma retraite, porte l'étoile jaune, et passe mes nuits dans l'abri — mais tout ceci serait bien supportable, si je n'avais à me garder de choses pires. En tous cas, les bonnes dispositions des amis aryens me sont grande consolation — et puis, les livres. Je lis énormément, cela me fait grand bien. Quant à travailler, je ne le peux pas vraiment, je n'ose pas, par superstition; j'ai peur, si je commence quelque chose, qu'aussitôt survienne une débâcle. »⁴¹

« Író, ne írj! » (Écrivain, n'écris pas!): c'est le titre donné par Szerb à l'un de ses tout derniers textes, écrit en 1944. Très court (guère plus d'une page), resté sous forme manuscrite, ce texte fut publié dans le recueil *Pensées dans une bibliothèque* — non dans l'édition originale (1946), mais dans la réédition de 1971.⁴² Apologie du silence (pour un qui a passé tant d'années à écrire), il s'achève sur le vers d'Alfred de Vigny:

« Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse ».

Ce qu'il advint d'Antal Szerb — le 5 juin 1944, on l'emmène dans un camp de travail situé à Buda même, face à l'île Marguerite. Le 27 novembre commence la marche forcée en direction de l'Autriche. Puis il revient en Hongrie, tout près de la frontière, à Balf. Des amis sont avec lui. Ils seront seuls témoins du décès de Szerb, le 27 janvier 1945, battu à mort par les Croix-Fléchées.

La déportation, les souffrances, la mort d'Antal Szerb furent celles de centaines de milliers d'autres. Ici n'est pas le lieu d'en parler. Nous dirons plutôt, citant la phrase des éditeurs de Magvető, qui clôt, dans l'édition de 1978, la présentation de *Le magicien rompt sa baguette*:

« Dans ce livre, on le pressent déjà — avec quel riche bagage il s'en est allé. »

BIBLIOGRAPHIE: Ouvrages d'Antal SZERB

(Remarque: Est indiquée ici, pour chaque ouvrage, la date de première parution; figure ensuite la dernière édition disponible à notre connaissance.)

Œuvres de fiction

1. *A Pendragon legenda*, 1935, roman (1^{re} édition).

A Pendragon legenda, 1992 (9^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó (248 pp.; postface de Géza Hegedüs).

⁴¹ Dans le texte hongrois, pour ce que nous avons traduit par *superstition*, Szerb utilise (à dessein, et par opposition à *babona*) le mot *kabala*, d'origine hébreue (*la Cabale*). Quant au mot que nous traduisons par *débâcle*, il rend le mot *krach*, emprunté à l'allemand. Extrait d'une lettre adressée à son ami Béla Zolnai; citée par Poszler, *op.cit.*, 436.

⁴² Voir l'édition en question, 733-734.

2. *Utas és holdvilág*, 1937, roman (1^{re} édition).
Utas és holdvilág, 1994 (6^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó (336 pp.)
3. *A királyné nyakláncá*, 1943, roman (1^{re} édition).
A királyné nyakláncá, 1967 (4^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó, (372 pp.; appendice de Miklós Németh).
4. *VII.Olivér*, 1943, roman (1^{re} édition); sous le pseudonyme de A. H. Redcliff.
VII.Olivér, 1982 (3^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó (275 pp.).
5. *Ex*, 1943, comédie (adaptation théâtrale de *VII.Olivér*).
6. *A herceg*, 1943, nouvelle (inachevée).

Critique littéraire

1. *Magyar irodalomtörténet*, 1934 (1^{re} édition), Kolozsvár, Erdélyi Szépművés Céh (préface de Sándor Makkai).
Magyar irodalomtörténet, 1992 (10^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó, (530 pp.; même préface).
2. *Hétköznapiak és csodák*, 1935 (1^{re} édition), Budapest, Révai, coll."Világkönyvtár".
3. *A világirodalom története*, 1941 (1^{re} édition).
A világirodalom története, 1992 (8^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó, (925 pp.; introduction d'A.Szerb).
4. *Gondolatok a könyvtárban*, 1946 (1^{re} édition), Budapest, Révai Irodalmi Intézet.
Gondolatok a könyvtárban, 1971 (nouvelle édition, incluant: 2. *Hétköznapiak és csodák*, et d'autres essais), Budapest, Magvető Könyvkiadó (757 pp.; préface de Miklós Szabolcsi).
5. *A varázsló eltöri pálcáját*, 1948 (1^{re} édition), Budapest, Révai Könyvkiadó.
A varázsló eltöri pálcáját, 1978 (4^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó (509 pp.; préface des éditeurs).
6. *Száz vers*, 1944, poèmes rassemblés par A.Szerb (préface, notes et regroupements par thèmes: A.Szerb).
Száz vers, 1957, Budapest (3^e édition), Magvető Könyvkiadó (350 pp.).

Traductions françaises

- La légende de Pendragon*, 1990, Aix-en-Provence, Alinéa (traduction: Natalia Huzsvai-Zaremba et Charles Zaremba).
- Le voyageur et le clair de lune*, 1992, Aix-en-Provence, Alinéa (traduction: Natalia Huzsvai-Zaremba et Charles Zaremba).
- « Estonie, Carélie, Finlande » (« Esthonnya, Karjel, Finomország », *A varázsló eltöri pálcáját*, 1978, pp. 427-431); voir dans ce même volume (traduction: Elisabeth Cottier-Fábián).

Sur Antal SZERB

György Poszler, *Szerb Antal*, 1973, Budapest, Akadémiai Könyvkiadó, collection Irodalomtörténeti Könyvtár, n°29 (452 pp.). La monographie de référence à ce jour.

Károly GINTER

Université Paris III - Sorbonne Nouvelle

Ottó Süpek, 1928-1995

Son nom m'évoque la personne d'un jeune assistant de 25 ans qui, en 1953, entre dans une salle de séminaire à l'Université Eötvös Loránd de Budapest, pour y commencer sa deuxième année d'enseignement. Les étudiants de première année, dont l'auteur de ces lignes, ont beaucoup apprécié le dynamisme de ce jeune enseignant dont les cours complétaient ceux de trois grands professeurs de l'époque, Sándor Eckhardt, Albert Gyergyai et János Győry.

Ottó Süpek, originaire d'une famille paysanne pauvre de Transdanubie (Márcaltó), élève des trois grands maîtres que l'on vient de citer, et aussi de György Lukács, était très sensible au réalisme qui émanait des romans français de la fin du XIX^e siècle. Il ne cessa d'approfondir ses études universitaires par des recherches sur les écrivains de cette époque, expliquant leur comportement artistique par la société qui les entourait. Cherchant les causes et les racines des phénomènes littéraires, ainsi que les précurseurs des courants philosophiques, il arriva progressivement à la littérature du Moyen-Âge, et, se passionnant pour l'évolution et même pour la révolution, choisit une période mouvementée de l'histoire littéraire française, la fin du Moyen-Âge et la Renaissance.

Responsable, puis titulaire de la chaire de langue et littérature françaises pendant plus de vingt ans à l'Université Eötvös Loránd de Budapest, il forma plusieurs générations d'enseignants de français. Une longue bibliographie — articles, livres, commentaires, traductions — marque son activité littéraire et scientifique.

Même une fois à la retraite, il ne cessa de travailler et continua à enseigner, acceptant même une invitation de l'Université de Miskolc. C'est là qu'il eut sa dernière crise cardiaque, mortelle cette fois, le 29 mars 1995.

Károly Ginter

Florence LEGENDRE

Étudiante en thèse de sociologie à l'Université Paris-VIII, dirigée par M. Victor KARADY

L'enseignement supérieur en France et en Hongrie

La "question étudiante" est un thème relativement récent dans la sociologie française et hongroise. Ce n'est, en effet, qu'à partir de la deuxième moitié des années 1950 qu'on observe, en Hongrie comme en France, une croissance significative des effectifs étudiants. Malgré des différences importantes dans le fonctionnement des deux systèmes d'enseignement supérieur, aujourd'hui le problème des termes de l'évolution à choisir pour l'avenir se pose de manière forte dans les deux pays. En France, les conséquences de plus en plus visibles de la massification des publics étudiants en relation avec l'évolution des modes de vie et de la situation économique ont relancé les recherches sur ce thème et notamment sur les limites d'un tel système. En Hongrie, le changement de régime a remis en question les modalités de fonctionnement et de gestion d'un système jusqu'alors protégé.

C'est pourquoi il semble bienvenu aujourd'hui, dans un souci d'élargissement des modes de pensée d'un même objet, de présenter les approches françaises et hongroises de l'enseignement supérieur à travers les problèmes, parfois similaires, que traversent les deux systèmes.¹

Deux systèmes d'enseignement supérieur différents

Le système français est caractérisé aujourd'hui par la massification de ses publics (presque 50% de la classe d'âge concernée) alors que le recrutement dans le système hongrois est resté très restreint (à peine 15% de la classe d'âge).

Les cursus sont organisés dans ces deux pays de façon fort différente. En France, les études supérieures à l'université sont partagées en trois cycles distincts ponctués par des diplômes et un grand nombre d'autres types d'institutions privées et publiques dispensent des formations supérieures reconnues par l'État. En Hongrie, le cursus universitaire est conclu au bout de cinq ans par un diplôme unique et au bout de 3 ou 4 années pour les cursus des Écoles Supérieures (institutions de l'enseignement supérieur court). Le secteur

¹ En ce qui concerne les approches françaises sur l'enseignement, nous renvoyons le lecteur pour une approche plus complète et détaillée vers le manuel *Sociologie de l'école*, réalisé par Marie Duru-Bellat et Agnès Henriot-van-Zanten, édité chez Armand Colin dans la collection U, série « Sociologie » en 1992 et vers le chapitre « Sociologie de l'éducation », réalisé par André Petitat dans l'ouvrage dirigé par Jean-Pierre Durand et Robert Weil, *Sociologie contemporaine*, édité par les Éditions Vigot en 1990.

privé d'enseignement supérieur en Hongrie est très peu soutenu par l'État; celui-ci n'accorde que très rarement sa reconnaissance de diplôme supérieur (ce qui explique partiellement la faiblesse de l'évaluation du taux de scolarisation supérieur).

D'autres éléments encore différencient les deux pays notamment quant aux modes d'accès (en Hongrie l'entrée dans l'enseignement supérieur est encore majoritairement liée à un examen d'entrée propre à chaque établissement), aux passages entre les filières (la France propose un système d'équivalence bien plus étendu que la Hongrie) ou encore en ce qui concerne les pratiques pédagogiques (en Hongrie le ratio élèves par enseignant est de 7 pour 21 en France).

Les remarques concernant l'enseignement supérieur hongrois correspondent à la situation actuelle, mais il semble que les décisions du gouvernement s'orientent vers un modèle plus proche de normes européennes (augmentation des publics étudiants, recentralisation, création de nouveaux diplômes, notamment post-secondaire, introduction d'un système de crédits, diversification des moyens de financement, etc...).

Malgré toutes ces différences, et nous n'avons cité que les plus flagrantes,² l'enseignement supérieur dans ces deux pays a dû et doit faire face à des problèmes similaires.

L'inégalité des chances d'accès à l'enseignement supérieur

En France, dans les années 1960-1970, les débats concernant les inégalités d'accès à l'enseignement supérieur³ ont coïncidé avec la poussée de plus en plus forte des prétendants aux études supérieures. Dans la même période en Hongrie, l'enseignement supérieur se trouvant dans une situation globalement analogue d'augmentation de ses effectifs, les sociologues ont travaillé sur des problématiques similaires.⁴ En France, à cette époque, ce sont les théories critiques de la reproduction qui dominent (l'enseignement supérieur est considéré comme un outil de reproduction de la domination de classe ou de la bureaucratie). On comprendra qu'en Hongrie ce thème ait été plutôt traité de façon descriptive. Ces recherches ont donné l'occasion aux chercheurs de confronter les

² Pour une description détaillée du système universitaire hongrois, voir *Hungarian Higher Education 1992*, publié par la Conférence Hongroise des Recteurs en 1992. En ce qui concerne le système français, voir *Les Cahiers Français de la Documentation Française*, n° 249, janvier-février 1991.

³ Voir Baudelot et Establet, *L'école capitaliste en France*, Paris, Éd. F. Maspero, 1971, pour une approche d'inspiration marxiste. Voir bien sûr P. Bourdieu et J. C. Passeron, *Les héritiers*, Paris, Éd. de Minuit, 1964, mais aussi des mêmes auteurs, *La reproduction*, Paris, Éd. de Minuit, 1970. Pour une approche individualiste voir R. Boudon, *L'inégalité des chances. La mobilité sociale dans les sociétés industrielles*, Paris, A. Colin, 1973. Pour une problématique de reproduction de la bureaucratie voir notamment I. Illich, *Une société sans école*, Paris, Seuil, 1971 et M. Lobrot, *La pédagogie institutionnelle*, Paris, Gauthier-Villars, 1975.

⁴ Voir par exemple Gyula Kozák, « Az 1973/74 tanév elsőéves hallgatóinak származás szerinti összetétele », *Tanulmányok a felsőoktatás köréből, 1977-1*, et *Tanulmányok a felsőoktatás köréből, 1978-1*, Budapest. Voir aussi, comme base des discussions sur l'enseignement en Hongrie à cette époque l'ouvrage de Zsuzsa Ferge, « A társadalmi struktúra és az iskolarendszer közötti néhány összefüggés », *Szociológia*, 1972, 1.

orientations des politiques officielles et les faits. Ce qui a permis de mettre en avant les contradictions du système sans toutefois remettre en cause l'idéologie officielle.

Les travaux, plus récents, de János Ladányi ont mis en évidence que le système d'allocation d'avantages en faveur des enfants de travailleurs manuels pour l'accès à l'enseignement supérieur, mis en place par le régime socialiste, n'avait pas eu les effets de démocratisation escomptés, du fait de la sélection trop précoce du système scolaire primaire et secondaire et du mode de comptabilisation de la catégorie des "travailleurs manuels" qui faussait les résultats des statistiques officielles.⁵

D'autre part, nos propres recherches confirment encore aujourd'hui les hypothèses développées dans les années 1970 selon lesquelles les inégalités d'accès à l'enseignement supérieur s'appuient sur des inégalités d'origines sociales. À l'intérieur du système ces inégalités s'expriment dans les distinctions d'une part entre universités et écoles supérieures et d'autre part entre institutions de Budapest et institutions de province. À un second niveau, les filières adoptées sont aussi distinctives. Cependant il apparaît aujourd'hui que la hiérarchie des filières s'est modifiée depuis le milieu des années 1980, ainsi l'économie bénéficie de beaucoup plus de prestige au détriment, principalement, des enseignements techniques (ce processus est aujourd'hui encouragé par le gouvernement dans un souci d'adéquation plus forte avec les marchés du travail).

Aujourd'hui ce thème de recherche est moins traité au profit d'approches plus globales des politiques d'enseignement, notamment en ce qui concerne les modalités de la nécessaire augmentation des effectifs étudiants et les réformes liées aux changements de régime de la fin des années 1980.

En France, le développement diversifié de l'enseignement supérieur (impulsé par une volonté politique représentée par le "80% d'une classe d'âge au baccalauréat") a fait évoluer les problématiques de recherche vers les conséquences de la massification (qui ne signifie pas démocratisation).

Les problèmes de la massification des publics étudiants

Aujourd'hui, l'enseignement supérieur français touche presque 50% de la classe d'âge concernée. Si les inégalités d'accès à l'enseignement supérieur se sont réduites depuis le temps des "héritiers", les problèmes d'inégalités concernent aujourd'hui l'orientation (parmi des institutions et des filières fortement hiérarchisées qui vont des grandes écoles à la plus désavantagée des UFR de lettres), la réussite scolaire et les modes de sorties du système.

Tous les auteurs s'accordent pour souligner la diversité des expériences étudiantes dans un système de masse atomisé.⁶ Certaines populations étudiantes bénéficient de

⁵ Cf. János Ladányi, *Rétegeződés és szelekció a felsőoktatásban*, Budapest, Oktatókutatató Intézet, Educatio Kiadó, 1994.

⁶ Cf. F. Dubet, « L'étudiant en université de masse », *Revue Française de Sociologie*, 1994, XXXV-4, mais aussi D. Lapeyronnie et J.L. Marie, *Campus-blues. Les étudiants face à leurs études*, Paris, Seuil et *Les modes de vie étudiants*, ouvrage dirigé par O. Galland, Rapport final du contrat « Les modes de vie étudiants, l'université et la ville », Paris, OSC, 1994.

positions avantagées en ce qui concerne leurs études, leurs modes de vie, alors que d'autres cumulent les handicaps (premier cycle, filières de Lettres et sciences humaines, origine populaire, boursiers, habitation en cité universitaire et origine rurale).⁷

Dans le cadre d'une telle diversification des institutions et des publics, la question des possibilités d'existence d'une unité de la catégorie étudiante se pose.⁸

En Hongrie, les problèmes de massification du public étudiant se présentent de façon différente car l'augmentation des effectifs a été ralentie très fortement du fait de la pérennité d'un système de *numerus clausus* strict. Ce n'est que depuis le début des années 1990 qu'on assiste à une (faible) augmentation de l'offre d'enseignement supérieur d'État. Le nouveau régime a entériné, timidement, un processus d'augmentation de la demande qui s'était engagé dès le début des années 1980 (le nombre des candidats aux examens d'entrée dans le supérieur a augmenté de 27.7% entre 1983 et 1987 et de 55% entre 1988 et 1993).⁹

La nouvelle loi sur l'enseignement supérieur adoptée en été 1993 n'a pas réellement tranché en faveur d'une augmentation des effectifs étudiants, pourtant soutenue par un rapport commandé par la Banque Mondiale.¹⁰ En effet, si elle encourage une massification, la loi n'en donne pas réellement les moyens (d'autant que pour l'instant les décrets d'application sont toujours en préparation et n'ont pas été adoptés par le parlement).

Si l'instauration imminente de frais de scolarité et le peu de soutien de la part de l'État accordé au secteur privé ne vont pas dans ce sens, l'objectif principal des orientations préalables du textes d'application de la loi de 1993 proposées par le ministère de la Culture et de l'enseignement est bien l'augmentation des effectifs étudiants (avec des différences selon les filières). Les moyens proposés sont, tout en préservant et en développant la qualité des enseignements, la création de cycles courts pré-professionnels (post-secondaire), l'introduction d'un système de crédits, la disparition progressive des examens d'entrée, l'utilisation maximale des infrastructures existantes, l'intégration des institutions ou encore l'application de nouveaux modes de financements.

Pour l'instant, l'augmentation de la demande de formation supérieure se traduit dans les faits par une croissance du nombre des étudiants surtout dans le secteur privé, thème sur lequel malheureusement les informations et les études sont encore rares.¹¹

⁷ Cf. Molinari, Université de Nantes, Lersco, in *Université 2000, quelle université pour demain?* Ministère de l'Éducation Nationale, Documentation française 1991, Actes du colloque Assises nationales de l'enseignement supérieur, Sorbonne, 26-29 juin 1990.

⁸ Voir en particulier O. Galland, *op. cit.* et D. Lapeyronnie et J.L. Marie, *op. cit.*

⁹ Cf. *Statisztikai Tájékoztató, Felsőoktatás, 1993/94*, Budapest, KSH, 1993. Nous renvoyons les lecteurs à cette revue pour tout ce qui concerne les aspects quantitatifs de l'enseignement supérieur hongrois.

¹⁰ Cf. *Hungarian Higher Education 1992, op. cit.*

¹¹ Lire notamment Éva Tót « Képzés az iskolarendszeren kívül », *Educatio*, 1993/3, et l'ensemble du numéro de cette revue entièrement consacrée à ce thème.

Les particularités hongroises

À partir du début des années 1980, de nouveaux thèmes sont apparus dans les travaux sur l'enseignement supérieur hongrois. Ils correspondent à un assouplissement notable de l'emprise du politique sur la société. Ainsi des recherches ont été menées sur les questions des modes de formations et de la pérennité d'une "élite socialiste".¹²

Ces recherches ont été prolongées par l'étude des formations actuelles des élites,¹³ dont certaines fractions s'orientent aujourd'hui d'une part vers les enseignements publics de droit et d'économie et d'autre part vers les institutions du secteur privé.

Les débats sur la loi sur l'enseignement ont donné lieu, avant et après son adoption par le parlement, à de nombreuses discussions. Les nécessaires modifications des cursus et des filières vers une adéquation plus forte aux marchés du travail et aux normes internationales ont provoqué aussi un certain nombre de réactions plus ou moins polémiques dans les orientations à envisager.¹⁴

Mais ce qui apparaît le plus passionnant est l'analyse des discussions qui ont précédé l'adoption de la loi sur l'enseignement supérieur.¹⁵ L'opposition qu'on peut schématiquement présenter entre l'Académie des Sciences (équivalent hongrois du CNRS) et la sphère universitaire a été ravivée par la compétition qui s'instaure dans la recherche de financements. Une lutte pour la légitimité s'exprime par la volonté des intervenants de contrôler la définition des principes de stratification à l'intérieur de ce champ.

En conclusion, il apparaît, à travers cet exposé, très partiel, des recherches sociologiques consacrées aux systèmes d'enseignement supérieur en France et en Hongrie, que les choix concernant les questions de la massification et dans une certaine mesure de la démocratisation des publics étudiants sont fondamentaux dans l'évolution des deux systèmes. Les décisions qui seront adoptées seront déterminantes dans l'orientation future du développement économique et social des deux pays, notamment en Hongrie où la société traverse une période particulièrement mouvante de son histoire.

¹² Cf. Iván Bajomi, « Des cadres politiques aux managers, transformations du champ de l'enseignement supérieur hongrois », in M. de Saint Martin et Mihai D. Gheorghiu (dir.), *Les institutions de formations des cadres dirigeants*, étude comparée, Maison des Sciences de l'Homme, Centre de sociologie européenne, Centre de sociologie de l'éducation et de la culture, Novembre 1992, et Antal Örkény, « Social Mobility and the New Elite in Hungary », *Sociological Working Papers*, Budapest University of Economic Sciences, Département of Sociology, 1989.

¹³ Cf. Iván Bajomi, 1992, *op. cit.* et l'ensemble des articles d'Éducatio « Vezetők », 1994/2, consacré à ce thème ainsi que les articles de György Lengyel, notamment « A magyar gazdasági vezetés professzionalizációjának két hulláma », *Szociológiai Szemle*, 1994/3.

¹⁴ Voir par exemple János Setényi, « A főiskolai szektor modernizálódása », *Educatio*, 1993/3 et Gábor Halász « Changement de la structure du système de l'enseignement en Hongrie: tensions et solutions possibles », Communication présentée à la VIII^e Conférence Mondiale de l'Éducation Comparée, Prague, 8-14 juillet 1992. D'autre part un appel d'offres lancé très récemment par le Ministère de la Culture et de l'éducation sur la rénovation des formations post-doctorales devrait financer nombre de recherches sur ce thème.

¹⁵ Cf. Iván Bajomi, intervention au sein d'un séminaire organisé par le département de Sciences Sociales de l'ENS, le 4 décembre 1993, Paris.

Élisabeth ROBERT

Étudiante en thèse d'ethnologie au Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative à l'Université Paris X - Nanterre, sous la direction d'András Zempléni

Patriotisme et immigration transylvaine en Hongrie

Cet article est consacré au patriotisme¹ hongrois à travers l'immigration transylvaine en Hongrie. Ce travail s'inscrit dans le cadre d'une thèse de doctorat de troisième cycle en anthropologie. Pour le mener à bien, j'ai effectué plusieurs voyages, qui ont à chaque fois duré trois semaines, en Hongrie et en Transylvanie. Ce sont les premiers résultats de ces recherches de terrain qui sont présentés ici.

L'immigration des Hongrois de Transylvanie en Hongrie a ceci de particulier que la population qui accueille appartient à la même nation² que la population accueillie. Ce mouvement migratoire est continu depuis les années 70, mais il a connu son pic à la fin de la décennie 1980. Or, à partir de cette période, ces immigrants ne sont plus accueillis comme des Hongrois. Face aux énormes changements socio-politiques et économiques survenus depuis 1989, ils sont en quelque sorte devenus des boucs émissaires pour bon nombre de Hongrois de l'intérieur.

Les Hongrois de Transylvanie forment en Roumanie une minorité de 1,7 à 2 millions de personnes, exclues de la formation de l'État-nation hongrois depuis le Traité de Trianon en 1920.

C'est la relation entre le patriotisme, les traditions hongroises et ce phénomène de rejet qui va nous occuper ici.

Quels sont les candidats à l'émigration depuis la Transylvanie? Combien sont-ils, qui sont-ils et quels sont les motifs de leur départ?

Quantifier ce mouvement migratoire semble fondamental dans le travail qui nous occupe ici. Cependant, aucune réponse satisfaisante ne peut y être apportée, par manque de données statistiques précises.

Selon l'Office hongrois des migrations, la Hongrie a accueilli, entre 1988 et 1992, 52 526 réfugiés en provenance de Roumanie mais ce nombre concerne des citoyens roumains de toutes origines et pas seulement d'origine hongroise. De plus, il s'agit par définition d'immigrés en situation légale.

¹ Nous distinguons nationalisme et patriotisme. Ce dernier terme concerne ici la *natio* latine et ne se définit pas par des frontières géographiques. Voir à ce propos Zempléni, 1991.

² Nous employons le terme de « nation » dans le sens de nation comme culture et non nation comme État. Quand il s'agit de l'État, nous employons l'expression « État-nation ».

Les statistiques nationales roumaines signalent quant à elles, durant la même période, 43 884 demandes d'abandon de la citoyenneté roumaine en vue de l'émigration de la part de Hongrois de Roumanie. Encore une fois, ce nombre ne prend en compte que les demandes d'émigration légale et, qui plus est, il englobe aussi les demandes de départ pour d'autres pays que la Hongrie, même si ce pays reste la destination la plus fréquente.

Or, les personnes qui se rendent en Hongrie pour y travailler au noir sans pour autant vouloir abandonner la citoyenneté roumaine sont apparemment bien plus nombreuses que les immigrés "légaux". Tous ceux que j'ai interrogés sont, à de rares exceptions près, en statut d'illégalité. Selon d'autres données encore, provenant d'un article d'Endre Sik³ la Hongrie aurait accueilli 25 000 réfugiés en provenance de la Transylvanie entre 1987 et 1989. Ce nombre ne concerne pas que des Hongrois. Si on le multiplie par deux, étant donné que le pic d'immigration se situe à la fin des années 1980,⁴ on obtient un nombre — maximum et approximatif — de 50 000 réfugiés pour la période s'étendant de 1987 à 1992. Selon ces trois sources, il y aurait eu autour de 50 000 personnes en provenance de Roumanie entre 1988 et 1992, sans compter les immigrants illégaux.

Étant donné que les petits employés (serveurs, employés domestiques...) et les ouvriers (maçons essentiellement) ne cherchent pas, pour diverses raisons, à légaliser leur situation, on peut penser que ce chiffre correspond plus ou moins à l'émigration de l'intelligentsia. Jusqu'en 1990, cette population était la plus nombreuse à partir. Puis le phénomène s'est inversé en faveur des ouvriers. Ces 50 000 personnes correspondent environ à 5 % de la population active hongroise de Roumanie.

Cependant, en l'absence de données plus précises concernant les illégaux, aucune conclusion définitive ne pourra être arrêtée.

On distingue deux catégories principales d'émigrants: les définitifs et les temporaires. Ces derniers, essentiellement des ouvriers et des petits employés, peuvent être amenés à passer le plus gros de l'année en Hongrie, mais ils rentrent régulièrement "au pays". La première catégorie, les "définitifs", est constituée essentiellement par l'intelligentsia — médecins, enseignants, journalistes, économistes, etc.

Les motifs de départ des immigrés temporaires sont, à première vue, d'ordre économique. Avec la forte inflation survenue en 1990, la montée du chômage, la restructuration de nombreux secteurs comme l'industrie et l'agriculture, ils ne parviennent pas à un niveau de vie décent en Roumanie. L'appréciation de ce niveau est certes très aléatoire, il n'a rien à voir avec le niveau de vie en Europe occidentale. À l'inverse, il ne s'agit pas non plus, le plus souvent, du minimum vital, mais d'une amélioration du quotidien. La redistribution des lopins de terre confisqués lors de la collectivisation a apporté un surplus de richesses à la population, laquelle pratique souvent une double activité ouvrière et paysanne. Mais ce surplus ne lui suffit pas pour vivre, d'autant plus que, depuis l'hiver 1989, l'entrée dans une nouvelle ère s'est accompagnée d'une

³ Sik, 1992, 16-28.

⁴ *Ibid.*, 3.

inflation des besoins. On ne se contente plus de survivre, comme dans les années noires. Le salaire en forints que rapportent les migrants temporaires peut être changé à un taux très avantageux en lei et investi dans le cadre du village et de la famille, par exemple pour acheter du matériel agricole. De nombreuses personnes ont ainsi pu acquérir soit un tracteur, soit une voiture, soit encore une télévision en couleurs ou une chaîne stéréo. D'autres ont investi dans l'amélioration de leur habitat, consolidé les murs ou agrandi leur maison.

S'agissant de l'intelligentsia, la situation est différente. Ses membres sont très nombreux à partir définitivement, pour des motifs généralement professionnels. Les possibilités de carrière en Hongrie sont nettement meilleures qu'en Roumanie, et en particulier qu'en Transylvanie. De plus, les salaires sont très supérieurs en Hongrie et, pour le même travail, on est bien mieux équipé. Malgré une concurrence sévère sur le marché du travail hongrois — et la perspective de ne pas être bien accueilli — beaucoup, pour toutes ces raisons, choisissent l'émigration.

Un médecin hongrois, par exemple, quittera plus facilement la Transylvanie pour la Hongrie que pour une autre région en Roumanie. En effet, la Transylvanie est la seule région de Roumanie où il peut parler sa langue et vivre dans sa culture. Ailleurs en Roumanie, il se sent étranger. Budapest est en fait la seule capitale qui lui offre de nouvelles possibilités de carrière. Les médecins de langue hongroise sont de plus en plus rares à Cluj/Kolozsvár.⁵ Pour les ingénieurs, le tableau est à peu près le même, d'autant que la Roumanie en a formés beaucoup trop dans les dernières années de l'ancien régime, pour servir l'industrialisation à outrance du système. Les économistes ne trouvent tout simplement pas à appliquer leurs connaissances (management, gestion des entreprises) dans l'état actuel des entreprises de Roumanie, et particulièrement des entreprises privées hongroises, en tout cas pour le moment. Ils ne sont pas prêts non plus à aller travailler dans une entreprise roumaine. Pour ceux qui pratiquent des métiers dans le domaine de la création, ils disent trouver davantage de possibilités d'épanouissement en Hongrie. S'ils commencent par des emplois peu gratifiants par rapport à leurs compétences, les immigrés finissent par réussir socialement, d'une part, grâce à une forte persévérance et une grande capacité de travail, et, d'autre part, à cause de leurs moindres besoins.

Revenons maintenant aux ouvriers, lesquels sont les immigrants les plus nombreux. Comme on l'a vu, ils ne cherchent pas à s'installer dans le pays ni, donc, à y gravir les échelons sociaux. Le plus souvent maçons, ce sont eux qui ont construit la plupart des grandes réalisations récentes de Budapest. Les emplois saisonniers dans l'agriculture (les moissons ou les vendanges) sont également l'occasion d'une immigration importante dans l'est de la Hongrie. D'autres Hongrois de Transylvanie encore, à Budapest essentiellement, mais également dans l'est de la Hongrie, vendent des objets qu'ils ont fabriqués eux-mêmes en Transylvanie, selon les règles de l'artisanat local,

⁵ Nous prenons le parti d'indiquer les noms de lieu dans les deux langues, d'abord le nom officiel, en roumain, puis le nom hongrois.

très apprécié en Hongrie. Ils s'installent dans la rue et présentent leurs marchandises à même le sol ou à bout de bras.

En ce qui concerne le logement, si des membres de leur famille ne sont pas prêts à les accueillir, ils occupent des habitations précaires. Sur place, ils dépensent le strict minimum afin de rapporter la plus grande partie de leur salaire en Transylvanie.

Depuis l'hiver 1989, la composition de l'émigration a évolué. Jusque là, elle était essentiellement composée de membres de l'intelligentsia, une classe sociale qui était bien accueillie en Hongrie. Depuis que les ouvriers et les petits employés sont majoritaires, la cote générale de cette population immigrée a beaucoup baissé.

Comment les Hongrois de Transylvanie sont-ils reçus en Hongrie depuis 1989? Pourquoi?

L'opinion partagée par la majorité de la population de Hongrie est assez négative à l'égard des Hongrois de Transylvanie. D'après plusieurs sondages effectués par l'Institut national de sondages Tarki et l'Institut de sociologie MTA,⁶ sur 1 000 Hongrois interrogés, 27 % ont acquiescé en 1989 à la phrase: « Les Transylvains nous prennent nos emplois »; en 1990, ils étaient 40 % et, en 1992, 43 %. De la même façon, en 1989, 13 % des Hongrois considéraient que les Transylvains n'étaient pas des Hongrois; en 1990, ils étaient 26 % à l'affirmer, ainsi qu'en 1992. Les Transylvains eux-mêmes se sont plaints au cours de plusieurs de nos entretiens d'être considérés comme des Roumains par la population hongroise. Ceci leur déplait d'autant plus qu'en Roumanie, l'injure préférée des Roumains à leur égard est de les traiter de Hongrois.

Comme les sondages le montrent, l'opinion a évolué au cours des années. En 1987-1989, alors que le nombre des immigrants augmentait considérablement, le sentiment des citoyens hongrois était encore très favorable à l'égard de leurs frères des Carpates.⁷ Le gouvernement communiste se montrait incapable de prendre en main la situation. La population, en se substituant à l'État, avait le sentiment d'accomplir un acte politique en même temps qu'humain. Le contexte social était également différent. C'était l'effervescence dans tous les domaines. La solidarité envers ces Hongrois délaissés et venant d'un pays au régime plus dur a été très grande et tout le monde se le rappelle encore avec émotion. Quand les Transylvains comparent leur situation d'alors à celle d'aujourd'hui, ils ont du mal à croire qu'un tel changement ait pu se produire.

On a donc vu que ce changement avait deux causes principales. Le chômage, actuellement autour de 10 %, d'une part (« Ils nous prennent nos emplois ») et, de manière générale, la paupérisation. L'arrivée, d'autre part, de couches sociales moins élevées qu'avant dans les rangs de l'immigration. À ceci s'ajoute le mécontentement des commerçants devant la concurrence déloyale des marchands de rue qui ne payent ni patente ni impôt (même si ce commerce illégal est souvent sanctionné par une amende).

⁶ Závecz, 1993.

⁷ *Ibid.*, 3.

D'autre part, les Transylvains se contentent d'un salaire inférieur à la norme et font ainsi baisser indirectement la qualité des conditions de travail – un aspect du problème qui ne les rend pas particulièrement populaires.

Quel est l'effet de ce "désaccueil" de la mère-patrie sur les Transylvains?

Lorsque les Hongrois de Transylvanie décident de quitter leur pays définitivement, ils ont la sensation de commettre une trahison. Ils abandonnent en quelque sorte le pays aux Roumains. Même s'ils ne supportaient plus leur situation de membre d'une minorité (ne pas pouvoir parler la langue maternelle dans les administrations et les magasins, ne pas pouvoir offrir à leurs enfants une scolarité dans cette langue...), leur départ symbolise aussi un échec. Leurs compatriotes qui restent au pays n'aiment pas ceux qui émigrent. Ils ne manquent pas de jugements négatifs à leur égard. Le départ est considéré comme un abandon de la patrie et un abandon des luttes pour la continuité de la culture hongroise sur ce coin de terre. Après l'humiliation de Trianon, le mouvement nommé transylvanisme a mené une lutte pour la reconnaissance d'une particularité transylvaine liée au multiculturalisme de la région. Depuis leur enfance, les Hongrois de Transylvanie apprennent la nécessité de mener cette lutte, et le fait que l'abdication est une trahison. En Hongrie, même de nombreuses années après leur installation, les immigrés ne parlent que très douloureusement de ce problème.

Le fait qu'à leur arrivée en Hongrie, non seulement on éprouve du ressentiment à leur égard mais, qu'en plus, on ne les reconnaisse pas comme Hongrois constitue pour eux un choc. Quelque chose en eux se casse dans leur conception de la patrie. Ils se retrouvent, selon leur expression, "entre deux chaises", Hongrois pour les Roumains et Roumains pour les Hongrois. Autrement dit, ils n'ont plus une identité claire et définie. Beaucoup disent avoir le sentiment d'être apatrides. Si les Hongrois de Transylvanie se sentent apatrides en Hongrie, c'est que leur identité nationale est différente de celle des Hongrois de l'intérieur. Effectivement, depuis 1920, les Hongrois de Transylvanie constituent une minorité qui s'est construite et se construit encore une identité nationale qui lui est propre.

Quelle est l'influence de l'immigration des Hongrois de Transylvanie sur l'identité nationale des Hongrois de l'intérieur?

Depuis 1990, l'importation de la culture occidentale déstabilise l'identité hongroise, en même temps que recule la solidarité envers les Hongrois de l'extérieur. Ce recul s'est entre autres exprimé dans les derniers changements politiques. Le Forum Démocratique, parti majoritaire de la coalition au pouvoir jusqu'en 1994, attachait beaucoup d'importance aux Hongrois de l'extérieur. Le parti socialiste au pouvoir actuellement leur en accorde beaucoup moins.

Cependant, ce phénomène de perte d'identité nationale est contradictoire. En effet, dans le même temps, tout ce qui touche aux traditions hongroises a connu un regain

d'intérêt. La mode est aux danses et aux musiques folkloriques, ainsi qu'à l'artisanat hongrois.

Le fait que le régime communiste ait manipulé cette identité a certainement joué son rôle aussi: on veut retrouver les « véritables traditions », recouvertes par celles inventées par les promoteurs communistes d'une nouvelle identité hongroise. Il est notoire cependant que le système communiste a longtemps ralenti, d'une certaine manière, bien des développements, et permis paradoxalement de préserver un mode de vie aux racines anciennes.

Ainsi, tout se passe comme si les Hongrois tentaient de ressouder leur identité, après la fin du règne totalitaire, en renvoyant les Transylvains à un statut d'étrangers.

On peut encore ajouter aux causes de ce désintérêt à l'égard des Hongrois de l'extérieur la volonté des citoyens hongrois de voir rapidement leur pays mériter le titre de démocratie libérale. István Bibó⁸ soulignait que seul un État-nation stable, débarrassé de tout problème de frontières, semblait adapté à la mise en pratique d'une politique démocratique. Les Hongrois de Transylvanie n'incarnent-ils pas un problème de frontières?

Pourtant, dans leur regain d'intérêt pour les traditions hongroises, les Hongrois de l'intérieur font appel aux Transylvains. En effet, ils les jugent meilleurs conservateurs de la hungaricité qu'eux-mêmes puisque, à cause du ralentissement ou du recul de l'économie roumaine, les Transylvains ont continué à vivre selon les habitudes d'autrefois. Nombreux sont les Hongrois qui, dans cette perspective, vont « réapprendre » en Transylvanie l'art de façonner le bois, ou les danses et les musiques folkloriques. En Hongrie, des "spécialités" sicules (population de l'Est de la Transylvanie), comme le portail ou le poteau funéraire en bois façonné, sont très à la mode.⁹

Doit-on en conclure que les Hongrois de l'intérieur portent dans leur cœur leurs compatriotes de Transylvanie à condition qu'ils restent chez eux? On pourrait définir cette attitude comme une certaine fausse conscience. Les citoyens hongrois accusent aussi les Transylvains immigrés d'avoir trahi leur patrie... pour après dire qu'ils ne sont pas hongrois...

À la suite de cet ensemble de remarques, on est amené à se demander en quoi consiste au juste ce sentiment patriotique. Peut-on le déconstruire de la même manière qu'on l'a construit? Une dichotomie apparaît entre l'image que se font les Hongrois de leur patrie et leur comportement social. Dans la première, les Transylvains ont leur place – elle est même prépondérante. Dans le second, ils n'en ont pas – sinon la place de l'Autre.

On a affaire à une dualité: affirmation d'une appartenance commune au plan symbolique, comportement xénophobe dans la réalité. Cette dualité rejoint celle, plus large, qui existe entre État et nation: la communauté d'appartenance de tous les Hongrois à un même peuple s'inscrit dans leur allégeance particulière à des États différents.

⁸ Bibó, 1993.

⁹ Les étudiants du département d'Anthropologie culturelle d'ELTE, Université de Budapest, effectuent depuis plusieurs années un travail sur ce sujet.

Quelles sont les déductions à faire concernant l'identité nationale des Hongrois de Transylvanie?

Après avoir subi ce choc de la déculturation, les Transylvains sont nombreux à remarquer les différences culturelles qui les séparent de leurs "compatriotes perdus".

Tant que la croyance la plus forte est l'appartenance des Hongrois de Transylvanie et de ceux de l'intérieur à une nation commune, les premiers s'efforcent d'estomper leurs différences culturelles. Mais quand le rejet, l'humiliation dont ils sont victimes ont vaincu, le fait de mettre en évidence ces différences devient une sorte d'affirmation de soi. Ils retournent à leur avantage les "accusations" des Hongrois de l'intérieur: leur accent, leur parler considéré comme dialectal, leur comportement moins urbain et plus traditionnel.

En réalité, déjà avant de partir, à travers les récits de ceux qui les ont précédés dans l'émigration, ils ont appris qu'ils n'étaient pas attendus, que la mère-patrie les "snobait". À leur arrivée, ils peuvent mesurer l'écart qui les sépare de leurs compatriotes de l'intérieur.

À l'aide d'un questionnaire centré sur le thème de l'acculturation, j'ai recueilli une liste de points sur lesquels les différences sont les plus affirmées. Le Transylvain qui vient vivre à Budapest connaît en général son premier choc en arrivant dans cette capitale, alors qu'il n'a jamais connu que de petites villes. La langue parlée, en particulier à la capitale, lui semble différente, de même que l'accent: on lui demande souvent d'où il vient, en le soupçonnant de n'être pas hongrois – et son interlocuteur conclut aussitôt de sa réponse qu'il est roumain... Les règles de politesse, et en particulier d'hospitalité, sont très différentes. L'accueil de l'étranger est une règle fondamentale en Transylvanie, alors qu'elle n'a plus cours à Budapest. Les Transylvains accordent moins d'importance à l'argent que leurs hôtes. Ils viennent d'un pays où l'argent n'est pas un critère social aussi important. La discrimination dont les Transylvains sont souvent victimes sur leur lieu de travail (on les considère comme des employés subalternes, ils sont moins payés...) et l'individualisme plus poussé des Hongrois font dire aux Transylvains de leurs compatriotes qu'ils sont très égoïstes, alors qu'eux-mêmes ne se sentent pas tels. Surtout, le sentiment d'appartenance à la nation hongroise leur est fondamental, il régit certains aspects de leur comportement. Or, ils sentent que leurs compatriotes y accordent beaucoup moins d'importance. Ils réalisent alors que c'est leur appartenance à une minorité nationale, l'obligation qu'ils ont de lutter tous les jours pour être reconnus en tant que Hongrois, qui renforce leur identité hongroise et que c'est une expérience à laquelle la population de l'État-nation hongrois n'a pas été confrontée.

Les différences culturelles entre ces deux populations hongroises se ressentent également par rapport à leur perception de l'histoire. Les uns et les autres ne considèrent pas être représentés par les mêmes monuments et événements historiques. Les différents chemins qu'ils ont suivis depuis 1920 leur ont forgé d'autres "lieux de mémoire", et leurs identités culturelles tendent à être différentes.

L'étude des migrations des Transylvains vers la Hongrie et de l'évolution de leur accueil nous a amenés à remarquer des modifications survenues dans l'identité natio-

nale hongroise. La discrimination dont ces immigrés sont victimes fait évoluer leur propre identité et leurs notions de la patrie et du patriotisme.

Le sentiment patriotique, comme on a pu le voir, ne relève pas de l'évidence. Ce sentiment n'est pas naturel mais construit. Il remplit une fonction puisque, dans certains cas, il est nécessaire de le construire, et dans d'autres, de le gommer.

On peut dire que, selon la situation, l'intérêt du moment, on souligne soit ses points communs avec ses compatriotes d'au-delà des frontières, soit ses différences. Quand il s'agit d'aller apprendre les danses folkloriques, on considère les Transylvains comme étant "des nôtres". Quand il s'agit de concurrence sur le marché du travail, ils deviennent des Roumains. Quand, enfin, les citoyens hongrois pratiquent dans leur comportement social une discrimination à l'égard des Transylvains, ces derniers réagissent en mettant en avant leurs différences culturelles d'une façon positive. Cette notion d'appartenance à une patrie commune semble donc être une notion très malléable.

BIBLIOGRAPHIE

- Antropológiai Műhely, 1994, Kommunikációs Antropológia Munkacsoport, *A székelystípusú migráció*, I et II, n°3.
- Bibó (István), 1993, *Misère des petits États d'Europe de l'Est*, Albin Michel (1942-1949, pour l'édition hongroise).
- Csepeli (György), Závecz (Tibor), « Conflicting Bonds of Nationality in Hungary: National Identity, Minority Status and Ethnicity », *Innovation in Social Sciences Research*, vol 5 n°2, Vienna.
- Feischmidt (Margit), 1994, « Etnicitás és helyi intézmények. Jegyzetek egy mezősegi faluról », *Regio* n° 3, 119-128.
- Karnouh (Claude), 1990, *L'Invention du peuple, chroniques de Roumanie*, Arcantère.
- Lhomel (Édith) et Schreiber (Thomas), dir., 1993, *L'Europe centrale et orientale. Entre la stabilisation et l'implosion*. Annuaire de la Documentation Française.
- Liebich (André) et Reszler (André), dir., 1993, *L'Europe centrale et ses minorités: vers une solution européenne?*, PUF.
- Sík (Endre), 1992, « Transylvanian Refugees in Hungary and the Emergence of Policy Networks to Cope with Crisis », *Journal of Refugee Studies*, vol 5 n°1.
- Sík (Endre), dir. de collection, 1992, *Menekülők, vándorlók, szerencsét próbálók*, MTA Politikai Tudományok Intézet, Nemzetközi Migráció Kutatócsoport Évkönyve, 1991, Budapest.
- Sík (Endre), dir. de collection, 1993, *Útkeresők*, MTA Politikai Tudományok Intézet, Nemzetközi Migráció Kutatócsoport Évkönyve, 1992, Budapest.
- Sík (Endre), Tóth (Judit), dir. de collection, 1994, *Jönnek? Mennek? Maradnak?* MTA Politikai Tudományok Intézet, Nemzetközi Migráció Kutatócsoport Évkönyve, 1993, Budapest.
- Szűcs (Géza), Berindei (Mihnea) et al., 1989, « Les Hongrois de Roumanie », dossier, *L'Autre Europe* n°20, 53-83.
- L'Union Démocratique des Hongrois de Roumanie, rapport de 1993 contenant *Les Hongrois de Roumanie*, 1993, 60 p.
- Závecz (Tibor), 1993, « Előítélek a menekültekkel kapcsolatban », *Új Exodusz*, MTA, sous la direction de Pál Tamás et András Inotai, Budapest.
- Zempléni (András) et Losonczy (Annamaria), 1991, « Le patriotisme hongrois », *Terrain* n°17, Paris.

Pour une sociologie de l'exil. Quelques pistes sur l'exemple hongrois.

L'émigration politique d'Europe centrale est à plus d'un titre un « sujet perdu »¹, par la rareté des études qui s'y intéressent d'une façon ou d'une autre² mais aussi parce que, à l'intérieur du cercle restreint des recherches scientifiques sur les émigrations d'Europe centrale, la politique en exil n'est que peu étudiée. Nous allons essayer de donner, à partir de l'exemple hongrois en France, quelques pistes d'une analyse sociologique de cette question, en alliant un travail théorique sur une tentative de définition de la politique en exil et une recherche empirique pour pallier les effets du manque d'information sur cet objet.

La réflexion théorique passe par une tentative de délimitation de la place de la politique en exil. En premier lieu, il ne s'agit pas de définir la politique mais bien plutôt de définir l'exil et les exilés. Notre hypothèse, que nous ne pouvons développer longuement ici, est que l'exil ne se mesure pas à l'aune des causes et des raisons, avouées ou inventées, de ce départ. En effet, dans toute "émigration politique", au sens courant où cette expression est employée, la frontière est très difficile à tracer entre des raisons politiques et des raisons qui tiennent à la fois à la situation de l'émigré, à l'opportunité de partir, à la volonté de commencer une autre vie.³ Cette tendance à faire une différence très marquée entre le "réfugié" et l' "immigré" tient principalement à l'utilisation de la catégorie juridique de "réfugié" dont la définition, selon les termes

¹ R. Williams, « European Political Emigrations: a Lost Subject », *Comparative Studies in Society and History*, 1970/12, 140-8.

² C'est ainsi que l'étude globale de Yossi Shain sur les aspects politiques de l'exil, dépendant des travaux précédents sur les différentes émigrations, ne peut pas prendre en considération les exils d'Europe centrale, à l'exception notable du gouvernement-en-exil polonais, par manque d'information. Cf. Yossi Shain, *The Frontier of Loyalty: Political Exiles in the Age of the Nation-State*, Middletown Connecticut, 1989.

³ Il est intéressant de remarquer qu'un exilé actif comme Pierre Kende donne deux raisons principales à son départ de Hongrie: la crainte d'être arrêté pour son activité de résistance et « une deuxième raison, plus profonde et aussi plus difficile à expliquer, à savoir que 1956 marquait le terme d'une période de ma vie [...]. J'ai donc quitté la Hongrie dans l'espoir qu'il fallait commencer une nouvelle vie ». Cf. Pierre Kende (interrogé par Jacques Rupnik), « 1956: traumatisme et référence », *L'autre Europe*, 1986/11-12, respectivement p.3 et p.5. À une raison strictement politique s'ajoute une raison individuelle qui pourrait être assimilée à une émigration volontaire, brouillant la limite entre "émigré", "réfugié", "immigré". Il faut aussi tenir compte de la valeur négative ou positive des termes.

de la Convention de Genève de 1951,⁴ est exclusivement liée aux motifs du départ. Pour pragmatique qu'elle puisse être, elle ne reflète pas une réalité. Elle ne permet absolument pas d'envisager l'étude de l'espace dans lequel se meuvent ceux que nous appellerons les "exilés": tous les émigrés participant, dans leur pays d'accueil, à des activités consciemment dirigées contre le gouvernement ou le système politique qu'ils ont fui, et visant, plus ou moins directement, à favoriser la chute de ce régime.⁵ Imprécise parce que trop générale, cette définition permet de commencer une recherche en tenant compte des caractéristiques essentielles de l'exil hongrois depuis 1945.⁶ Premièrement, un réfugié n'est pas nécessairement un exilé. La reconnaissance du statut de réfugié n'implique pas la participation aux activités de l'exil. En revanche, il est presque automatique qu'un exilé soit un réfugié car, même s'il n'est pas arrivé en France pour des motifs qui relevaient de la qualification de réfugié, des changements dans son pays d'origine peuvent l'inciter à refuser le nouveau système et à demander le statut de réfugié.⁷ Deuxièmement, la politique qui constitue l'exil n'est pas seulement celle des partis ou des hommes politiques. D'une part, les personnes s'engageant dans des activités en exil ne sont pas tous des professionnels de la politique ou des affaires publiques. Dès les années 1948-49 cohabitaient en France des Hongrois issus des couches politiques ou publiques (anciens ministres, anciens députés, anciens diplomates, dirigeants de partis) et des Hongrois qui n'avaient participé que de très loin à la vie politique de leur pays et qui, en exil, souhaitaient le "libérer". Cette différence sociale, structurelle et mentale, encore plus marquée après 1956, est caractéristique de l'exil. La fiction de la continuité légale du pouvoir, de la *jogfolytonosság*, entre la Hongrie et les pays d'accueil, donne aux "politiques" l'assurance qu'ils sont non seulement légitimes mais *appelés* à remplir la mission de la lutte en exil.⁸ Ce sont ces

⁴ Cette convention a été adoptée le 28 juillet 1951 par les 26 États réunis pour élaborer un statut des réfugiés et des apatrides. Le second point n'a pas abouti. Cf. Jean-Luc Mathieu, *Migrants et réfugiés*, Paris, PUF, 1991.

⁵ Si le terme que nous utilisons n'est pas le même, notre définition de l'exilé correspond globalement à celle du « political exile » de Yossi Shain, *op.cit.*, 15 et du « politically active refugee » de R. Kaye, dans R. Kaye, « From Passive Victim to Political Activism: a Comparative Analysis of Political Activism among Refugees and Exiles », *Les réfugiés en France et en Europe*, actes du colloque de l'OFPRA à Paris 11-13 juin 1992, Paris, OFPRA, 1992, 47-49.

⁶ Evidemment, nous pensons que ceci vaut globalement pour tout exil en France mais cela reste à prouver. Nous indiquons 1945 parce que nous ne connaissons pas suffisamment les périodes antérieures pour en tirer des conclusions valables.

⁷ De toute façon, les autorités nationales du pays d'origine déniaient la protection juridique, sans forcément la déchoir de sa nationalité, à toutes les personnes engagées dans des activités qu'elles jugeaient "politiques" et qui refusaient de rentrer au pays ou d'adhérer aux organisations communistes. Les individus en question se trouvent alors dans l'obligation de réclamer le statut de réfugié: ils sont dits « réfugiés sur place » et cet acte même en fait des exilés, ce qui est le cas d'un certain nombre de Hongrois venus en France avant la guerre, qui ont demandé des papiers de réfugié politique après 1947 ou 1948.

⁸ Il ne faut pas perdre de vue que, dans les pays d'Europe centrale (Hongrie, Pologne, Tchécoslovaquie), l'exil est prestigieux. Cf. les « exilés » protestants tchèques après la défaite de la Montagne blanche, Masaryk, la « Grande émigration » polonaise de 1830, l'aura en Hongrie de Lajos Kossuth et de Ferenc Rákóczi, malgré les travaux démystificateurs de Szekfű (sur *A száműzött Rákóczi* (L'exilé Rákóczi), publié en 1913, cf. Steven Béla Vardy, *Modern Hunga-*

hommes qui, dans les premières années de l'exil anticommuniste, vont former non pas la majorité des membres mais la majorité des dirigeants des groupements existants. Si l'on regarde en 1955 les dirigeants des organisations de l'exil hongrois en France, nous constatons que la fraction la plus liée à la vie politique en Hongrie est très présente. Entre 1948 et 1955, l'exil hongrois n'est encore que peu structuré. Si les premiers émigrés éventuellement susceptibles de s'engager dans la lutte anticommuniste, impliqués dans le système Horthy ou simplement anticommunistes, arrivent en France dès 1945-46, ils ne s'organisent que tardivement.⁹ La MHBK n'était pas « *en liaison* avec le "Mouvement de Solidarité des Combattants hongrois" » (c'est nous qui soulignons) puisque ce mouvement de solidarité *est* la MHBK. La présentation d'Antoine Marès est donc inexacte sur ce point. D'autre part, elle n'était pas dirigée en France par les généraux Farkas et Zákó mais par Ladislav Peczely. Cf. Antoine Marès, « Exilés d'Europe centrale de 1945 à 1967 », *Le Paris des étrangers depuis 1945*, sous la direction d'Antoine Marès et de Pierre Milza, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, respectivement 161 et 163. En 1955, les trois grands pôles de structuration de l'exil hongrois sont le Comité pour les réfugiés hongrois, la MHBK et un cercle informel se présentant comme une association des Hongrois libres¹⁰. L'influence des anciennes personnalités publiques est alors déterminante. Le comité des réfugiés hongrois est dirigé par le Révérend Père Emeric Gacser, un des principaux dirigeants de la Mission catholique hongroise, directement nommé par le Comité exécutif du Conseil national hongrois (CNH) de New-York.¹¹ Les collaborateurs de Gacser sont Emeric de Tahy, ancien diplomate; Kálmán Bálint, un des responsables du parti démocrate-populaire; Árpád Raksányi, ancien secrétaire particulier de Béla Varga.¹² Le porte-parole du CNH en France était Pál Auer, ancien député et ancien ministre plénipotentiaire de Hongrie à Paris. Le cercle des Hongrois libres était également dirigé par un homme des affaires publiques, Ernő Rigoni, ancien secrétaire du ministre des Affaires étrangères durant la fin de la guerre. Ces précisions pourraient sembler anecdotiques si elles ne montraient

rian Historiography, Boulder, Columbia University Press, 1976, 43-46). Ce prestige est tellement grand que les gouvernements communistes de ces trois pays refusaient aux exilés le droit de s'appeler ainsi. Josef Škvorecký, « Bohemia of the Soul », *Eastern Europe...Central-Europe...Europe*, sous la direction de Stephen Graubard, Boulder, Westview, 1991, 115-143.

⁹ La Magyar Harcosok Bajtársi Közössége (Communauté solidaire des combattants hongrois, désormais MHBK) est créée en 1948 par des généraux de l'ancienne armée horthyste mais sa section française n'est créée qu'en mars 1952 et autorisée par un arrêté du 3 octobre de la même année.

¹⁰ Jusqu'au début des années 1950, ce cercle semble avoir été le seul véritable lieu de rencontre des opposants au régime de Budapest, rassemblant des personnes d'origine politique très différente. Il bénéficiait de liens forts avec la CFTC française. Entretien avec Ernő Rigoni, le 13 juin 1995.

¹¹ Cf. Archives nationales, AJ 43, Archives de l'OIR, article 1254 (rapports adressés au délégué OIR), observation du délégué OIR sur une note non datée (vraisemblablement de 1950) concernant le Comité des réfugiés hongrois.

¹² Béla Varga était après-guerre l'un des principaux dirigeants du Parti des petits-propriétaires hongrois. De 1945 à son départ de Hongrie en juin 1947, il fut le président de l'Assemblée. En exil, il devint le premier président du CNH organisé en novembre 1947.

la nécessité de ne jamais perdre de vue l'importance des anciennes fonctions dans un espace encore peu structuré. L'exil tend alors à être une extension géographique de la vie politique dans le pays d'origine, *comme si* l'émigration avait laissé les choses en l'état. Cela n'est pas le cas. La barrière sociale existant en Hongrie entre les hommes politiques, et le reste de la population, l'espace constitué et différencié de compétition pour des postes politiques, n'existe plus en exil, même si la fraction des exilés qui avait droit de cité dans cet espace prétend le contraire et revendique la légitimité et la reconnaissance due à son élection ou à sa position dans l'espace politique. Ce qui, pour cette fraction, est un présent politique indéniable constitue, pour d'autres groupes, soit un passé révolu soit une anomalie qui n'aurait jamais dû voir le jour et qui doit laisser la place aux "vrais" représentants de la nation hongroise. L'exil est l'espace structuré mais indifférencié socialement des représentations politiques où le militant sans légitimité politique antérieure conteste l'existence d'un espace réservé aux professionnels de la politique. Cette importance sociale des fonctions politiques et publiques, censées survivre en l'absence des structures sociales, des institutions qui les faisaient vivre, tendra à disparaître avec le temps et avec l'arrivée des réfugiés de 1956. Ces derniers ne constituaient pas une population d'hommes publics mais d'ouvriers et de manœuvres (à près de 40%), d'étudiants (12%), d'employés de bureau (6%), de mécaniciens (7%), de mineurs (3,2%). Les artistes, les journalistes et les écrivains ne comptent respectivement que pour 0,9% et 0,6% de cette population.¹³

Deuxièmement, nous devons retenir, dans l'appréhension des limites de l'exil, les contraintes imposées par la société d'accueil et des possibilités qu'elle offre de continuer la lutte. Il est intéressant de se pencher sur un document de 1955 à propos de l'émigration hongroise en France. Selon un recensement de janvier 1955, sur un total de 12 497 ressortissants hongrois et réfugiés-apatrides d'origine hongroise (8 020 non-réfugiés, 4 039 réfugiés et 438 apatrides), environ 5 500 sont considérés comme politisés, 1 500 appartenant à des organisations « plus ou moins favorables au régime communiste » et environ 4 000 se trouvant « dans des organisations anti-gouvernementales ». ¹⁴ Les associations notées comme « milieux d'opposition » comprennent le Comité hongrois pour les réfugiés, la Mission catholique, les Anciens combattants hongrois, le Club féminin hongrois. Il en ressort que les services de renseignements font la différence entre le but avoué des associations et leurs rapports réels avec la lutte

¹³ Ces chiffres sont extraits de Stéphane Dufoix, *Exil et politique. Le cas hongrois en France après 1956*, mémoire de DEA en science politique (sous la direction de Marc Lazar), Paris I, 1993, 84-85. Ils ont été tirés d'une analyse des tableaux statistiques mensuels de l'OFPRA entre novembre 1956 et décembre 1958. Cf. AN, F7 16063, statistiques de l'OFPRA. Toutefois, les indications de l'OFPRA concernant les groupes de profession étant sujettes à caution, nous avons entrepris, avec l'aide du CIEH, l'étude des listes nominatives des réfugiés hongrois arrivés en France en 1956-57. Cf. MI 34153, article 6, Hongrie affaires diverses.

¹⁴ L'origine de ce recensement n'est pas expressément mentionnée. Il peut s'agir d'un recensement fait dans les préfectures ou alors des chiffres du recensement de 1954. Ce dernier compte environ 8 000 Hongrois en 1954, ce qui ne correspondrait qu'au chiffre des non-réfugiés de l'estimation des RG. Cf. Centre des archives contemporaines, MI 23181, « La colonie hongroise en France », *Bulletin de documentation de la Direction des Renseignements généraux*, n°9, février 1956.

politique en exil, alors que la pratique française invite les réfugiés politiques à une obligation de réserve en matière politique.¹⁵ Jusqu'en 1981, toute association étrangère était soumise à autorisation par le ministère de l'Intérieur et une enquête s'ensuivait pour constater le caractère non politique de l'association en question.¹⁶ Tout but politique étant un motif de refus d'autorisation, le ministère invitait les représentants de l'association à modifier ses statuts. Sous un but culturel ou de sauvegarde de la solidarité au sein d'un groupe, elle maintenait l'activité et les buts initialement prévus. Ainsi, la section France-Est de la Fédération mondiale des Combattants de la liberté fut avertie par le ministère de l'Intérieur, via le préfet du Doubs, qu'elle n'obtiendrait l'autorisation de fonctionner qu'à condition d'ôter de ses statuts toute référence à la libération de la Hongrie. L'association reprit alors les statuts nationaux des Combattants et fut autorisée par arrêté du 23 janvier 1961.¹⁷ D'où la nécessité, dans l'étude de l'exil, de prendre du recul par rapport aux énoncés statutaires pour tenter de saisir le politique en action et en relation avec les autres groupes d'exil. Il n'est pas question de reprendre dans notre travail une classification forgée par les services de renseignements français entre ce qui est politique et ce qui ne l'est pas¹⁸ mais de voir à l'oeuvre dans leur note une compréhension *pratique* des mécanismes sociaux de construction de l'exil comme par exemple l'absence de fermeture nationale de l'exil.¹⁹

Concernant la connaissance réelle et empirique de l'exil hongrois en France, outre la rareté déjà signalée des travaux, il faut tenir compte de la multimensionnalité de certains auteurs (militants en exil, souvent universitaires, experts de la Hongrie et de son histoire). Sans rendre ces travaux totalement subjectifs et inutilisables, elle impli-

¹⁵ Nous parlons ici de pratique car il n'existe aucun texte législatif ou réglementaire interdisant l'activité politique des réfugiés. Sur ces questions de droit, on peut consulter Claude Norek et Frédérique Doumic-Doulet, *Le droit d'asile en France*, Paris, PUF, 1989, 65-69; Frédéric Tiberghien, *La protection des réfugiés en France*, Paris, Economica, 1988.

¹⁶ Cette enquête comprenait l'avis des RG, de la DST, de la préfecture et des services concernés du ministère des Affaires étrangères afin de réduire les inévitables hiatus entre la politique d'accueil revendiquée par la France et, dans un cas, les impératifs de la sécurité publique ou, dans l'autre, ceux de la politique étrangère. Sur ces hiatus, cf. Gérard Noiriel, *La tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe 1793-1993*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, notamment p.34 et les intéressantes réflexions d'Olivier Beaud, « Asile et théorie générale de l'Etat », *Les réfugiés en France et en Europe*, colloque OFPRA, *op. cit.*, 147-157.

¹⁷ CAC, MI 25705, Association des Combattants de la liberté et sections locales, lettre du ministère de l'Intérieur au préfet du Doubs, 12 septembre 1969.

¹⁸ Nous ne partageons pas totalement le classement des RG. Ainsi, sont notés comme « groupements indépendants » des groupes qui ne le sont nullement comme l'Église réformée hongroise, qui faisait partie du Comité des réfugiés de Gacser, ou comme la section hongroise de la CFTC, proche du cercle des Hongrois libres de Rigoni, et dirigée par József Szén, membre de la MHBK.

¹⁹ Ils notent en premier la différence nette, et visiblement réelle, entre une tendance dépendant du CNH et une autre bénéficiant du complet soutien de l'archiduc Otto de Habsbourg (la MHBK principalement).

que de recouper les informations, de connaître l'activité en exil de l'auteur.²⁰ L'étude est alors d'une certaine façon un élément de plus dans la lutte que se livrent les groupes.²¹ Pour la plupart, les études ne concernent que l'aspect global, international de l'exil.²² Or, l'aspect national de l'exil hongrois en France, même si l'exil n'a pas de frontière au sens strict du mot, mérite qu'on s'y arrête pour au moins une bonne raison: comprendre, au-delà des aspects factuels de l'exil, l'organisation de l'exil dans un pays, sa construction progressive, ses problèmes particuliers, ses "grands hommes", sa composition socio-professionnelle, ses représentations puisque l'exil semble être un espace de représentations incarnées dans des groupes. Pour cette entreprise, nous utilisons trois sources principales, dont la disparité méthodologique nous semble indispensable pour ce type de travail, à la fois empirique et théorique: des archives publiques et privées, des entretiens-questionnaires et les écrits des exilés.²³

Sans entrer dans les détails, voici quelques points qui nous semblent particulièrement importants au regard de l'exil hongrois. Premièrement, la corrélation existant entre la structure politique de l'exil, la structure organisationnelle et les vagues d'arrivées en France. Ainsi, on peut repérer trois vagues distinctes depuis la fin de la seconde guerre mondiale, en France comme dans les autres pays du monde²⁴: le mouvement de 1945, des anciens militaires et des fonctionnaires sous Horthy pour la plupart, farouchement anticommunistes, qui constituera toujours ce que nous appelons la droite de l'exil et formera principalement la MHBK; les émigrés d'après 1948, les hommes politiques et publics qui chercheront à garder leur poste en exil en recréant des partis politiques, en constituant, sous l'égide du Committee for a Free Europe, le Conseil

²⁰ Parmi les travaux réalisés sur l'exil par des Hongrois exilés, mentionnons Kázmér Nagy, *Elveszett alkotmány: a hidegháború és a magyar politikai emigráció 1945-1975 között* (Constitution perdue: la guerre froide et l'émigration politique hongroise entre 1945 et 1975), Londres, 1982, édité par l'auteur; Gyula Borbándi, *A magyar emigráció életrajza 1945-1985* (Biographie de l'émigration hongroise 1945-1985), Berne, Európai Protestáns Szabadegyetem, 1986; le chapitre IV « Emigrációban » (Dans l'émigration) de Gyula Várallyay, "Tanulmányúton". *Az emigráns magyar diákmozgalom 1956 után* (En voyage d'études. Le mouvement étudiant hongrois en émigration après 1956), Budapest, Századvég Kiadó, 1992 et François Fejtő, « Les exilés hongrois en France », *L'émigration politique en Europe aux XIX^e et XX^e siècles*, Rome, École française de Rome, 1991, 485-495. Par un non-exilé, voir Antoine Marès, *op.cit.*, 161-165.

²¹ À la sortie du livre de Borbándi, il se développa une certaine polémique concernant le rôle qu'il attribuait à la revue littéraire publié en France *Magyar Műhely*. Entretiens avec Tibor Papp le 15 mai 1995 et avec Louis Márton le 11 avril 1995.

²² C'est le cas des ouvrages de Nagy, Borbándi et Várallyay, ainsi que, paradoxalement, de l'article de Fejtő.

²³ Entre autres, *Nemzetőr* (Fédération mondiale des Combattants de la liberté), *Irodalmi Újság* (éditée depuis le début des années 60 à Paris par Tibor Méray), *Hadak Újtán* (Munich-MHBK), *Actualités hongroises* (section française des Combattants de la liberté), *Magyar Füzetek* (revue éditée par Pierre Kende depuis la fin des années 70).

²⁴ Pour un petit historique des vagues migratoires hongroises depuis le XIX^e siècle, cf. John Kosa, « A Century of Hungarian Emigration 1850-1950 », *American Slavic and East-European Review*, 1957/4, vol.16, 501-514 et Dariusz Stola, « Forced Migrations in Central European History », *International Migration Review*, 1992/98, 324-341, plus bibliographie.

national hongrois, représenté en France par Auer et par un certain nombre de petites associations financées par les États-Unis; enfin l'arrivée de ceux de 1956 qui va alimenter deux nouvelles catégories d'exilés en France, les Combattants de la liberté et le cercle informel des "intellectuels"²⁵ hongrois de gauche regroupant aussi bien des anciens communistes que des non-communistes, désormais en contact, sinon unis, pour l'objectif commun qu'est la chute du communisme et la venue d'un socialisme démocratique. Chaque génération d'exil est séparée des autres par une expérience différente qui est souvent le moteur de l'exil, par une appartenance sociale qui détermine en partie l'organisation de la résistance. Les intellectuels se caractérisent ainsi, de façon idéaltypique, par un refus de l'association au profit de la revue ou de la maison d'édition, par une distance très nette aux commémorations et aux manifestations, souvent qualifiées de « folkloriques » et auxquelles on ne se rend « pratiquement jamais » ou alors à titre privé.²⁶

Deuxièmement, la relation que l'on peut éventuellement établir entre l'exil et l'identité sociale de l'individu. Ce dernier, à travers la lutte politique, engage une partie fondamentale de son être social, ce qui le rattache à d'autres: sa façon de voir le monde, d'interpréter les événements, sa structure mentale, à la fois unique par son histoire et collective par les rapports multiples que les différentes facettes de son être social lui permettent d'envisager, souvent avec des personnes qui partagent plus d'une facette avec lui. En exil, la prédominance de l'interprétation politique le rapproche de gens qui peuvent ne partager qu'une minorité de choses avec lui: le rapport au pays, l'anti-communisme, l'admiration de certaines figures historiques et le rejet total d'autres personnages. Surtout, et ce ne sont là que des hypothèses qu'il nous faudra approfondir, ils partagent un commun rejet, une commune impossibilité d'accepter certaines pratiques, certaines théories. Au-delà de cela, ils peuvent accepter leurs légères différences parce qu'elles font partie de ce qui leur est tolérable, et cette tolérance n'est pas individuelle: elle est le produit de ce qui a façonné l'individu.

Troisièmement, nous voudrions donner l'exemple de ce que peut être un "événement" en exil et ce qu'une analyse, même sommaire, de cet événement, peut nous

²⁵ Nous utilisons ce terme faute de mieux. Il ne prétend pas recouper les professions exercées en Hongrie ou en exil, il n'a pas toujours caractérisé la structure de l'exil de gauche (notamment entre les deux guerres) mais il correspond globalement à partir de 1956 à un pôle important d'écrivains, de poètes, de journalistes, d'universitaires, gravitant autour de certaines revues ou journaux, de l'Institut Imre Nagy de Bruxelles ou de la franc-maçonnerie.

²⁶ Ce qui donne des indications particulièrement intéressantes sur un point que nous ne pouvons aborder ici, à savoir le caractère de groupe de l'exil. L'individu n'y existe que peu. Étant donné la suprématie de l'interprétation politique des pratiques, où la participation à telle association, à telle commémoration, est un geste politique considéré comme significatif, les exilés n'existent que par rapport au groupe auquel ils se rattachent consciemment ou auquel leurs adversaires d'exil les rattachent. L'exil est une situation de crise politique permanente. Ceci n'empêche pas les individus d'avoir des relations avec des membres d'autres groupes mais ceci n'est plus considéré comme l'exil, et de fait ne fonctionne plus selon la même logique. On entre dans une logique privée. Sur les caractéristiques sociales de la crise politique, cf. Michel Dobry, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la FNSP, 1992 (1^{re} édition 1986), notamment 158-171, et Pierre Bourdieu, *Homo Academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, 226-244.

apprendre sur l'exil. Le 16 juin 1988, au cimetière du Père-Lachaise à Paris, était inauguré un monument figurant le « lieu de sépulture symbolique » (*jelképes sírhely*) d'Imre Nagy, de ses quatre compagnons abattus en même temps que lui et de « tous les suppliciés de la révolution hongroise de 1956 qui n'ont pas de tombe dans leur propre patrie ». ²⁷ Dans cette célébration, outre la date et le fait même qu'elle ait lieu, on peut lire des choses importantes pour la compréhension de l'exil. L'association organisatrice est la Ligue hongroise des droits de l'homme, ressuscitée pour la circonstance. ²⁸ C'est-à-dire que l'initiative vient du pôle intellectuel et franc-maçon de l'exil, pour une « commémoration solennelle », inattendue de la part de ceux qui refusèrent toute autre sorte de commémoration, d'une part, et d'autre part, dont on ne peut expliquer le retentissement, visible à travers l'importance du comité d'honneur, ²⁹ les échos de la presse, les messages de différents chefs d'État, que par la position particulière dans la société française et au niveau international des organisateurs (Méray, Fejtő, Kende), à la fois "experts" sur la Hongrie et militants, luttant politiquement par leur expertise, par l'imposition symbolique de leur vision à travers la force objective de l'histoire ou de la sociologie. Autre élément intéressant, la raison invoquée de cette action, à savoir le droit de tout être humain à une sépulture, et non la commémoration d'une figure-symbole au sens étymologique du terme, "ce qui joint, ce qui réunit". Cette pirouette permet au gouvernement français d'accepter l'organisation d'une telle cérémonie sur son sol sans déroger aux principes diplomatiques. Pour l'exil, cet événement fut un révélateur de sa structure particulière. Le travail en commun de la MHBK et des Combattants de la liberté, presque sans faille depuis trente ans, ³⁰ trouve ici ses limites et nous fournit un bon exemple de la force de l'identité sociale des groupes et de l'espace possible de leur tolérance. Les Combattants de la liberté, ³¹ au nom de leur commune admiration pour le cardinal Mindszenty et Imre Nagy, ³² participent à l'organisation et sont représentés, officiellement et individuellement, au Père-Lachaise, alors que la MHBK refuse l'idée de ne commémorer « que les cinq

²⁷ Miklós Gimes, József Szilágyi et Pál Maléter ont été fusillés en même temps que Nagy. Le cinquième homme cité sur la plaque, Géza Losonczy, accusé au même procès que les quatre autres, est mort en prison. Il est important de citer la dernière partie de la phrase sur « tous les autres suppliciés » car ce point, la nécessité de se souvenir de tous, fut le motif invoqué par la MHBK pour ne pas participer à la manifestation. L'origine du projet, son annonce, les discours du 16 juin sont retranscrits dans *Tetemrehívás*, Paris, Irodalmi Újság Sorozata, 1988.

²⁸ Fondée en novembre 1924 à Paris par le comte Mihály Károlyi, ensuite dirigée par Ernő Bóta, elle se met en sommeil à partir de 1947 par peur des représailles à l'égard des parents de ses membres résidant en Hongrie. Cf. CAC, MI 25696, article 10, Ligue hongroise pour la défense des droits de l'homme et du citoyen, rapport de la préfecture de police au ministère de l'Intérieur, 5 mars 1954.

²⁹ Le comité d'honneur est composé de 186 personnalités dont 27 Prix Nobel.

³⁰ Au point que les adhésions aux deux associations se recoupent fréquemment et que les Hongrois qui n'en font pas partie tout en partageant globalement leurs idées ignorent souvent qu'il y a deux associations.

³¹ Section française, fédération européenne et fédération mondiale.

³² Admiration qui est révélatrice de leur position médiane au sein de l'exil après 1956, entretiens avec Eugène Sujánszky les 2 mars et 8 avril 1993.

fusillés de 1958 ».³³ Il en résulta une brouille de presque deux ans entre les deux organisations. La crise ne concerna pas que la MHBK et les Combattants. Pour des raisons totalement différentes, les organisateurs se divisant sur le choix du monument à ériger, la Ligue hongroise des droits de l'homme et l'atelier franc-maçon Martinovics furent le théâtre d'âpres discussions aboutissant à la démission du président de la Ligue, Ákos Ditroi, et à un changement de projet de monument³⁴. L' "événement" est défini par sa capacité à faire changer l'organisation profonde de l'exil, les rapports entre les représentations faites groupes.

Depuis 1988, tendance renforcée depuis la démocratisation du système politique hongrois — ce qui constitue notre quatrième —, les Combattants de la liberté se veulent le centre conscient de l'exil, tentant de réunir, de rapprocher, autour de leur conception, les deux pôles extrêmes: Eugène Sujánszky essaie, chaque année, au cours des commémorations de la révolution hongroise, de faire déposer une gerbe de fleurs par le plus grand nombre d'associations le 23 octobre devant la plaque du cardinal Mindszenty à la Mission catholique et le 4 novembre sur le monument d'Imre Nagy. Depuis trois ans, la Ligue hongroise accomplit ce geste que refuse de faire, officiellement, la MHBK. Si les contacts privilégiés demeurent entre la MHBK et les Combattants, les rapports évoluent. En revanche, depuis 1994, en raison d'un changement dans les modalités d'adhésion à l'Association mondiale des Hongrois (*A Magyarok Világszövetsége*), l'exil hongrois se voit contraint de s'unifier formellement au sein d'une fédération seule autorisée à adhérer à l'Association mondiale.³⁵

Ces considérations brèves n'épuisent pas un objet aussi riche que l'exil. Pour faire des exilés un « nouvel objet d'histoire »,³⁶ de théorie politique ou de sociologie, il est nécessaire d'en construire une définition, englobante et évidemment ignorante de la complexité réelle des phénomènes, pour « nous faire prendre contact avec les choses ».³⁷

³³ Entretien avec József Szén le 17 mars 1993.

³⁴ Au point où en sont nos recherches, il est difficile de rentrer dans plus de détails mais il semble que les raisons esthétiques n'ont pas été seules à jouer un rôle dans cette décision. Cf. entretien avec Tibor Méray le 12 janvier 1993, avec Ákos Ditroi le 5 avril 1995, avec István Kílár le 7 février 1995.

³⁵ Évidemment, ces faits sont trop récents pour que nous puissions en entreprendre une analyse sérieuse. Toutefois, ils révèlent la persistance, en dépit de l'évolution susmentionnée et de l'apparente "fin de l'exil" consécutive à l'instauration légale de la démocratie en Hongrie, des relations de crise entre groupes.

³⁶ Antoine Marès, *art.cit.*, 129.

³⁷ Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1993 (1^{re} édition 1937), 42.

La bibliothèque du CIEH

Le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises a été créé en 1985, et dans le même temps une bibliothèque a été mise à la disposition des chercheurs, des professeurs et des étudiants. Cette bibliothèque est équipée d'une salle de travail, et le fonds documentaire est principalement composé d'ouvrages en langue hongroise. Les premiers livres provenaient de l'Institut Hongrois et du Centre d'Études Finno-Ougriennes (Paris III). Grâce au Centre International de Hungarologie qui nous fournit une grande partie des livres, les nouvelles acquisitions en langue hongroise sont envoyées de Budapest plusieurs fois par an. Les commandes de livres français et les achats personnels enrichissent aussi notre bibliothèque. Il ne faut pas oublier les dons des professeurs et des personnes intéressées surtout par la littérature hongroise, qui nous ont fait parvenir beaucoup de romans et de recueils de poésie.

Aujourd'hui notre bibliothèque dispose à peu près de 5 500 ouvrages en hongrois, en français et de quelques livres en allemand et en anglais. Nous mettons à la disposition des étudiants et des chercheurs plus de 350 livres en français sur la littérature, l'histoire, la linguistique, l'économie et les arts. Depuis quelques années, le Centre développe sa documentation sur les sciences sociales (l'histoire hongroise, la politique hongroise et de l'Europe centrale d'aujourd'hui, minorités, etc.).

Récemment les recherches sur la Hongrie ont été facilitées par les banques de données Pressdok et Hundok (référence d'articles tirés de la presse hongroise (Pressdok) et internationale, envoyées par la Bibliothèque du Parlement de Hongrie. La documentation extérieure est accessible par Internet (recherches effectuées par la documentaliste). En outre, une revue de la presse française sur la Hongrie est faite régulièrement depuis 1993.

La bibliothèque de Centre possède de nombreuses revues littéraires, linguistiques, historiques, dont voici une sélection (pour l'état des collections voir à la bibliothèque):

Revue littéraire:

Acta Litteraria (Akadémiai Kiadó)

Helikon (Irodalomtudományi Intézet, Bp.)

Huszadik Század

Magyar Szemle

Litteratura (Akadémiai Kiadó)

Filológiai Közlöny

Irodalomtörténeti Közlemények (MTA, Irodalomtudományi Intézet)

Irodalomtörténet (Akadémiai Kiadó)
Nagyvilág
Látóhatár
Új Látóhatár (München)
2000
Jelenkor
Valóság
Mozgó Világ
Új Írás
Kortárs
Tiszatáj
Kritika
Magyar Műhely (Evry)
Collection *Irodalomtörténeti Füzetek*

Revue linguistiques:

Acta Linguistica (MTA, Akadémiai Kiadó)
Cahiers de Lexicologie
Magyar Nyelvőr (Akadémiai Kiadó)
Nyelvtudományi Közlemények
Magyar Nyelv (Magyar Nyelvtudományi Társaság)
Études Finno-ougriennes (Librairie Klincksiek, Akadémiai Kiadó)
Annales (Université Eötvös Loránd, Budapest, Sectio Linguistica)
Nyelviünk és Kultúránk
Série *Nyelvtudományi Értekezések* (Akadémiai Kiadó)

Revue historiques:

Études Danubiennes (Groupe d'Études de la Monarchie des Habsbourg)
Historia
Történelmi Szemle
Századok
Regio, Kisebbségtudományi Szemle

Divers:

Cahiers d'Études Hongroises (Sorbonne Nouvelle Paris III - CIEH - Institut Hongrois)
Acta Ethnographica (Akadémiai Kiadó, Budapest)
Magyar Tudomány
Műzsák (Múzeumi Magazin)

Le Coq - Héron
Hungarológiai Értesítő
Le Courrier des Pays de l'Est
The New Hungarian Quarterly
Hungarian Studies
Südosteuropa
Buksz
Le Livre Hongrois
Katolikus Szemle (Róma)
Nouvelle Revue de Hongrie
Nouvelles Études Hongroises
Magyarország politikai évkönyve (1988-)
Tények könyve (1990-)

Hebdomadaires:

Heti Világgazdaság
168 óra
Tallózó
Figyelő (gazdasági hetilap)
Bulletin hebdomadaire (Revue de l'Agence Télégraphique Hongroise MTI)

Quotidiens:

Magyar Nemzet
Népszabadság
Magyar Hírlap

Le Centre a pour rôle de rassembler les thèses et les mémoires traitant comme sujet la Hongrie, la littérature, la linguistique, l'histoire hongroises. Nous citons ici quelques travaux effectués dans le domaine de la littérature:

Karátson, André: *Edgar Allan Poe et le groupe des écrivains du "Nyugat" en Hongrie* (thèse complémentaire, Université de Paris)

Gonthier, Anna: *Un poète à la recherche de son âme, Attila József* (doctorat, INALCO, 1978, dir. J-L. Moreau)

Galtier, Brigitte: *L'Écrit des jours, Journaliers des années 1890-1935: Alice James, Eugène Dabit, Sándor Ferenczi* (doctorat, Paris III, 1991, dir. Jean Bessière)

Sandeau, Ariane: *L'image de l'enfant et de la femme dans l'œuvre de Zsigmond Móricz* (Paris III, 1973, dir. J. Perrot)

Chesnais, Pierre: *Désiré Kosztolányi traducteur de la poésie occidentale* (s. d. n. l.)

Cazelles, Nicolas: *Le monde singulier de Puszták népe* (Paris III, 1980)

Ferdinandy, Georges: *L'œuvre hispano-américaine de Zsigmond Remenyik* (Strasbourg, 1969)

Fonyi, Maria Antonia: *Influences de Maupassant sur la littérature hongroise* (Université de Paris)

Kertész, Alexandre: *Babits Mihály "A gólyakalifa"* (INALCO, Dipl. Sup. de Hongrois, 1981)

Diener, Peter: *Tourguenev dans la critique hongroise* (doctorat, Paris, 1962, dir. Aurélien Sauvageot)

Balassa, Clara: *Recherche sur la ballade populaire hongroise sur le thème de la femme emmurée* (mémoire, Paris, 1982)

La Bibliothèque du CIEH est située au 4^e étage du bâtiment Bièvre de l'Université Paris III, 1 et 5, rue Censier 75005 Paris.

Heures d'ouverture: lundi: 10h-13h, 13h30-17h30, mardi 13h-18h, mercredi: 13h-17h, jeudi: 14h15-17h.

Bibliothécaire-documentaliste: Katalin Csősz-Jutteau.